

La dénomination dans *Une enfance créole*
de Patrick Chamoiseau

by

Kaytie Coon

A thesis
presented to the University of Waterloo
in fulfillment of the
thesis requirement for the degree of
Master of Arts
in
French

Waterloo, Ontario, Canada, 2013

© Kaytie Coon 2013

AUTHOR'S DECLARATION

I hereby declare that I am the sole author of this thesis. This is a true copy of the thesis, including any required final revisions, as accepted by my examiners.

I understand that my thesis may be made electronically available to the public.

Résumé

Le nom propre occupe une place prépondérante dans la société antillaise en raison de l'histoire de la dénomination qui ne peut pas être séparée des réalités coloniales et de l'esclavage. Dans la présente étude, nous nous intéressons à l'analyse du nom propre dans la trilogie autobiographique postcoloniale, *Une enfance créole*, de l'écrivain martiniquais, Patrick Chamoiseau. La triptyque se compose des ouvrages suivants : *Antan d'enfance* (1990), *Chemin-d'école* (1994) et *À bout d'enfance* (2005).

Le premier chapitre de cette thèse est une introduction à la littérature postcoloniale antillaise, mettant un accent particulier sur l'autobiographie postcoloniale et le récit d'enfance. Nous examinons également l'émergence de ce genre au cours des dernières années aux Antilles françaises.

Notre second chapitre est consacré à l'étude théorique du nom propre. Nous visons à analyser la dénomination dans l'Histoire antillaise et les effets de la colonisation et de l'esclavage sur la formation du nom propre antillais. Plus précisément, nous découvrons que l'effacement des noms africains au début de l'esclavage et le don subséquent des noms aux nouveaux affranchis suite à l'abolition en 1848 ont eu un impact durable et difficile sur les noms antillais actuels.

Dans le troisième chapitre, nous étudierons les rôles explicites et symboliques du nom propre des personnages centraux dans l'autobiographie de Chamoiseau. Nous remarquons qu'*Une enfance créole* se caractérise par une richesse de noms. En somme, dans le cadre de cette thèse, nous nous intéressons surtout à l'analyse de l'absence des patronymes et des figures paternelles, ainsi que la présence prépondérante des surnoms qui apparaissent dans la trilogie.

Remerciements

Mes très sincères remerciements vont tout d'abord à mon directeur de thèse, le Professeur François Paré, pour m'avoir proposé ce sujet si passionnant en quatrième année. Cette thèse n'aurait pas été possible sans son aide et son soutien moral tout au long de ce processus. Je lui suis reconnaissante pour toutes les heures qu'il a consacrées à diriger ce travail, ses nombreux encouragements, ses précieux conseils et sa gentillesse.

Je voudrais remercier tout particulièrement la Professeure Tara Collington qui m'a beaucoup inspirée au cours de mes études à Waterloo. C'était un grand plaisir d'avoir eu l'occasion de suivre tant de cours avec une professeure si intelligente et si gentille.

Je tiens surtout à remercier mes parents et ma petite sœur pour leur amour inconditionnel et leur soutien sans faille tout au long de mes études universitaires. Il est impossible pour moi d'exprimer à quel point je les aime et à quel point je suis reconnaissante pour leur confiance en moi.

Je souhaite remercier tous mes amis au département d'études françaises, notamment Janique, Krysteena et Thomas qui m'ont fait rire (chaque jour) et qui m'ont beaucoup aidée et encouragée dans les moments de doute. L'amitié qui s'est développée avec ces trois personnes incroyables est très précieuse et je suis tellement reconnaissante d'avoir eu l'occasion de les rencontrer cette année. Enfin, je voudrais sans aucun doute remercier mon amie Steph pour son amitié, son encouragement et son soutien.

Dédicace

Je dédie cette thèse à mes parents

Pour leur amour,

leur soutien et

leur patience.

Table des matières

| | |
|--|-----------|
| AUTHOR'S DECLARATION | ii |
| Résumé | iii |
| Remerciements | iv |
| Dédicace | v |
| Table des matières | vi-vii |
| Liste de Sigles..... | viii |
| Introduction | 1 |
| Chapitre I : <i>Une enfance créole</i> de Patrick Chamoiseau et l'autobiographie postcoloniale... | 5 |
| 1. Le genre de l'autobiographie dans la littérature postcoloniale antillaise..... | 6 |
| 2. Le récit d'enfance dans les Antilles..... | 8 |
| 2.1. Quelques particularités de l'autobiographie antillaise..... | 11 |
| 3. Brève Histoire de la Martinique..... | 13 |
| 4. Introduction à Patrick Chamoiseau..... | 15 |
| 5. Le récit d'enfance: <i>Une enfance créole</i> | 21 |
| 6. Une nouvelle autobiographie postcoloniale..... | 30 |
| 6.1. Une perspective narrative qui oscille entre plusieurs voix..... | 30 |
| 6.2. La présence du créole..... | 32 |
| 6.3. L'inclusion et la participation de la communauté martiniquaise..... | 34 |
| Chapitre II : Le processus de nomination | 39 |
| 1. La dénomination dans l'Histoire antillaise..... | 40 |
| 2. Patrick Chamoiseau sur le nom propre..... | 45 |
| 2.1. La digenèse..... | 45 |
| 2.2. Les « noms serrés » et les « noms criés »..... | 47 |
| 2.3. Paradoxe de la dénomination après l'émancipation..... | 49 |
| 3. L'onomastique..... | 51 |
| 4. Les sous-ensembles du nom propre..... | 54 |
| 4.1. Le nom comme indice de filiation..... | 56 |
| 4.2. La stigmatisation nominale..... | 60 |
| 5. Le surnom..... | 62 |
| Chapitre III : Patronymie, surnom et déconstruction du nom dans <i>Une enfance créole</i>... | 65 |

| | |
|--|----|
| 1. Les noms propres dans <i>Une enfance créole</i> | 66 |
| 2. Le patronymie et le père absent..... | 70 |
| 3. Le paradoxe du surnom..... | 73 |
| 3.1. Le négriillon..... | 74 |
| 3.2. Gros-Lombric..... | 77 |
| 3.3. Le nom des femmes..... | 81 |
| 4. Le patronyme décomposé de l'auteur..... | 84 |
| Conclusion..... | 89 |
| Bibliographie..... | 93 |

Liste de Sigles

Antan d'enfance = AE

Chemin-d'école = CE

À bout d'enfance = ABE

Introduction

Le nom propre occupe une place prépondérante dans la société antillaise en raison de l'histoire de la dénomination qui ne peut pas être séparée des réalités coloniales et de l'esclavage. Dominique Chancé évoque la situation délicate de la dénomination antillaise, expliquant que « [...] dans une histoire caractérisée par la traite et l'esclavage, la perte du nom, l'anonymat est un malheur collectif, le travestissement ou l'attribution du nom par un État cynique ou d'une inconsciente ironie, ont rendu la question des nominations extrêmement sensible » (Chancé, 2010 : 14). Effectivement, en raison de l'histoire complexe de la dénomination, le nom est un aspect crucial de l'identité antillaise qu'il nous faut explorer.

Dans la présente étude, nous nous intéresserons à l'analyse du nom propre dans la trilogie autobiographique postcoloniale, *Une enfance créole*, de l'écrivain martiniquais, Patrick Chamoiseau. La triptyque se compose des ouvrages suivants : *Antan d'enfance* (1990), *Chemin-d'école* (1994) et *À bout d'enfance* (2005). Tout au long des trois récits, Chamoiseau évoque ses souvenirs d'enfance en Martinique.

Le premier chapitre de cette thèse est une introduction à la littérature postcoloniale antillaise, mettant un accent particulier sur l'autobiographie postcoloniale et le récit d'enfance. Nous examinerons l'émergence de ce genre au cours des dernières années aux Antilles françaises. En outre, après avoir retracé une brève Histoire de la Martinique, nous fournirons une biographie de Chamoiseau ainsi que des résumés des trois ouvrages à l'étude. Enfin, nous examinerons les particularités de l'autobiographie chez Chamoiseau qui inclut une perspective narrative oscillante, un mélange du français et du créole et une présence communautaire au sein de la trilogie. Il nous semble nécessaire de fournir une introduction générale à ce genre en vue de mieux comprendre le contexte dans lequel *Une enfance créole* de Chamoiseau est située.

Notre second chapitre sera consacré à l'étude théorique du nom propre. En premier lieu, nous viserons à analyser la nomination dans l'Histoire antillaise et les effets de la colonisation et de l'esclavage sur la formation du nom propre antillais. Plus précisément, nous découvrirons que l'effacement des noms africains au début de l'esclavage et le don subséquent des noms aux nouveaux affranchis suite à l'abolition en 1848 ont eu un impact durable et difficile sur les noms antillais actuels. De plus, nous verrons que les noms, et surtout les patronymes, imposés après l'émancipation par des Européens ne signalent aucune filiation avec les sources africaines. En deuxième lieu, nous examinerons une préface importante que Chamoiseau a rédigée pour un livre portant sur les noms martiniquais qui confirme son intérêt pour l'étude des noms propres. Enfin, nous verrons que le nom propre est très complexe et peut être divisé selon diverses catégories, y compris le prénom, le nom de famille, le surnom et le pseudonyme. Dans le cadre de cette thèse, nous nous intéresserons surtout à l'analyse des patronymes et des surnoms qui apparaissent dans la trilogie. L'étude théorique du nom propre effectuée dans ce chapitre nous préparera à mieux analyser les noms qui apparaissent dans *Une enfance créole* et cette analyse constitue l'essentiel de notre troisième chapitre.

En effet, dans le troisième chapitre, nous étudierons les rôles explicites et symboliques du nom propre des personnages centraux dans l'autobiographie de Chamoiseau. Nous découvrirons qu'*Une enfance créole* se caractérise par une richesse de noms. Premièrement, nous remarquerons que le patronyme et les figures paternelles sont absents de la trilogie, coïncidant avec la nature problématique du nom de famille dans l'imaginaire antillais. Deuxièmement, nous consacrerons la majorité du reste du chapitre à l'étude des surnoms. Notamment, nous analyserons le surnom « négrillon » que Chamoiseau a donné à l'enfant qu'il était. L'acte de se nommer devient un rejet des noms que les Blancs ont attribué après l'émancipation. Nous

analyserons également la dimension collective attachée à ce surnom générique. En outre, le surnom « Gros-Lombric », qui désigne un camarade de classe du négrillon, sera analysé en détail en raison de son importance dans le deuxième volet de la trilogie. Au début de *Chemin-d'école*, nous verrons que ce surnom s'oppose au pouvoir postcolonial tout comme le surnom négrillon. Cependant, cette résistance ne dure pas et Gros-Lombric est incapable de combattre les pressions assimilatrices de l'école. Nous consacrerons également une partie de notre analyse aux surnoms des femmes. Les figures féminines occupent une place prépondérante dans la société antillaise et dans la trilogie chez Chamoiseau en particulier et c'est la raison pour laquelle il faut les analyser en plus grand détail. Enfin, nous considérerons le patronyme décomposé de l'auteur qui fonctionne selon nous en tant que pseudonyme. La refondation du patronyme est sans aucun doute un refus du faux nom de famille imposé par les colonisateurs après l'émancipation. Nous analyserons comment ce patronyme recomposé est associé à son projet d'écrivain.

Chapitre I

Une enfance créole de Patrick Chamoiseau et l'autobiographie postcoloniale

1. Le genre de l'autobiographie dans la littérature postcoloniale antillaise

L'autobiographie est un mode d'expression important qui permet à l'écrivain d'écrire sa propre histoire et au lecteur d'avoir un regard privilégié à l'intérieur de la vie de l'auteur. De façon plus spécifique, l'autobiographie postcoloniale est souvent encore plus fascinante en raison de la richesse d'expériences qui s'exprime dans ces récits résultant des racines coloniales et même d'une réflexion sur la société postcoloniale.

Selon le théoricien français Philippe Lejeune, l'autobiographie est un « [r]écit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité » (1986 : 14). Avant d'aller plus loin, il nous faut noter que la trilogie autobiographique de Chamoiseau ne se conforme pas parfaitement à la définition proposée par Lejeune. En effet, *Une enfance créole* de Chamoiseau s'écarte des conventions de l'autobiographie. Par ailleurs, Chamoiseau ne se limite pas aux contraintes du genre autobiographique d'après la notion occidentale de ce genre. Effectivement, Chamoiseau prend plusieurs libertés dans le but de mettre en lumière les préoccupations particulières de l'autobiographie dans la situation postcoloniale antillaise. Nous verrons vers la fin de ce chapitre les caractéristiques de ce nouveau type d'autobiographie chez Chamoiseau.

L'autobiographie est souvent considérée comme un genre occidental, ce qui pose parfois des problèmes pour les écrivains issus des anciens pays colonisés qui choisissent d'écrire des récits personnels. Dans son ouvrage intitulé *Postcolonial Francophone Autobiographies: from Africa to the Antilles*, Edgard Sankara explique très bien ce rapport conflictuel :

Written francophone autobiography is a genre that formerly and currently colonized subjects of France borrowed from the long literary tradition of this Western nation. As a consequence, African and Caribbean Francophone autobiographies are the hybrid result of the encounter between two respective "subaltern" entities and France, the latter being both the common denominator and the dominant factor (2011 : 7).

Ainsi, pour des écrivains provenant de pays colonisés par la France, l'autobiographie devient un genre qui appartient spécifiquement à la France et, en optant pour cette forme d'écriture, ils se rapprochent paradoxalement des anciens colonisateurs. Le contenu et les expériences de ces autobiographies reflètent souvent l'hybridité intellectuelle de l'auteur en raison du contact profond entre sa propre culture et celle de la France. Les écrivains antillais doivent aussi faire face à des défis du fait que ces auteurs « [...] wish to express themselves to a local community, but at the same time they are confronted with their choice of a French reading audience and the publishing policies of the French press » (Sankara, 2011 : 7). Pour les écrivains, il existe donc toujours une tension entre le désir de rester fidèle à leur communauté, mais de communiquer avec un public plus large grâce à la langue française. Cependant, il faut noter que les autobiographies par des auteurs africains et caribéens sont écrites « [...] with the intention to subvert the former colonizer's genre and language » (Sankara, 2011 : 2). Par conséquent, elles contestent et remettent en question la tradition autobiographique qui appartient à la France.

Le récit autobiographique permet à un « je » de réécrire l'Histoire officielle autrement et même de jeter le doute sur cette Histoire enseignée dans les écoles. Ce « je » se trouve dans une perspective double qui renforce sa position critique. Son écriture est celle d'un adulte qui bénéficie du passage du temps et qui comprend les événements historiques, et de l'enfant qui regarde avec innocence la société dans laquelle il grandit.

Publiées la plupart du temps en France ou dans un autre pays occidental, ces autobiographies écrites par des écrivains « autres » attirent l'attention des lecteurs par l'élément « exotique » qu'elles apportent au genre. Sankara explique encore que cet exotisme contribue à la popularité des autobiographies produites par des auteurs africains et caribéens dans le monde occidental:

Exoticism seems to be the incentive that allows African and Caribbean autobiographical discourse to be in vogue in French literary circles, not only for cultural and ideological reasons, but also for commercial ones. [...] Beyond France, the Western world (in particular the United States and Germany) is curious about what writers from “indigenous” cultures have to say about themselves, their society, and their history (2011 : 15).

Ainsi, l'intérêt pour les autobiographies postcoloniales provient de la curiosité des sociétés occidentales qui cherchent à avoir plus d'information sur les « autres ». L'exotisme joue ainsi un rôle important dans l'acceptation et la diffusion des autobiographies postcoloniales à l'extérieur des anciens pays colonisés. Dans le contexte antillais, l'auteur de l'autobiographie cherche des lecteurs en France et dans le monde occidental. Il contribue alors à se créer lui-même comme objet de curiosité. En même temps, c'est aux lecteurs occidentaux qu'il s'adresse, puisque ce sont eux les responsables de la situation coloniale.

2. Le récit d'enfance dans les Antilles

Bien que sa trilogie autobiographique constitue une œuvre majeure qu'il est nécessaire de considérer, le récit d'enfance n'est pas un genre unique à Patrick Chamoiseau. En effet, de nombreux autres écrivains venant des Antilles ont aussi privilégié ce type d'écriture. Maeve McCusker indique que le genre autobiographique a connu une augmentation importante dans les Antilles et les autres anciens pays colonisés par la France au cours des dernières années :

And yet even a cursory glance at recent writing from France's ex-colonies shows that, since the early 1990s, there has been a remarkable resurgence in narratives of childhood, autobiographies and autofictions. In this supposedly postcolonial age, and reflecting no doubt the rise of 'memory' as a literary preoccupation, writers have rediscovered childhood autobiography, identifying in it a powerful vehicle for exploring personal and collective experience (2006 : 205).

Les récits d'enfance sont effectivement très communs parce qu'ils permettent aux écrivains issus de pays colonisés de raconter leur passé en le mettant en rapport avec leur expérience de la France : le système d'éducation, l'organisation du village et du pays, la confrontation des

langues. Pour mieux situer l'œuvre majeure de Patrick Chamoiseau, il nous faut ici fournir quelques exemples de récits d'enfance provenant des Antilles.

Ce type d'écriture commence à se manifester dès le milieu du XX^e siècle. D'abord, en 1950, Joseph Zobel, originaire de la Martinique, a publié *La Rue Cases-Nègres*. L'ouvrage autobiographique de Zobel est vraisemblablement « [...] l'un des textes les plus connus de la Caraïbe. À en juger par le nombre d'éditions, de traductions, d'extraits reproduits pour l'usage des anthologies et des guides pédagogiques, et par l'accueil enthousiaste dès sa parution en 1950 » (Crosta, 1998 : 41). Effectivement, *La Rue Cases-Nègres* est l'un des premiers modèles du récit d'enfance autobiographique antillais et plusieurs écrivains, y compris Patrick Chamoiseau, ont trouvé l'inspiration pour leurs propres œuvres autobiographiques chez Zobel.

Dans ce roman, le narrateur adulte raconte l'enfance du protagoniste, José, en Martinique. Tout au long du texte, « José, enfant de la faim et de la misère, remet en cause le politique et l'économique du système colonial. À ce monde violent, misérable, vieillissant, Zobel oppose la dignité et l'humanité de l'innocent dont José, l'enfant, sera le symbole » (Crosta, 1998 : 51). C'est ainsi à travers le point de vue candide de José que nous nous apercevons que Zobel critique et proteste contre la société qui continue à se définir par les structures oppressives et les idéologies françaises remontant à l'époque coloniale. José est élevé par sa grand-mère, M'man Tine, qui travaille dans les champs de canne à sucre. M'man Tine occupe une place primordiale dans le texte en raison de sa capacité de combattre la vie difficile sur la plantation. Bien que José vienne d'un milieu pauvre à Petit-Morne, la grand-mère est déterminée à assurer que son petit-fils ne travaille pas sur la plantation et par conséquent, elle met l'accent sur l'importance de l'éducation. L'éducation devient le seul moyen de monter l'échelle sociale largement dominée par les Blancs et d'échapper à une vie dure dans les champs de canne. Le récit retrace les

expériences difficiles de l'enfant à l'école qui s'organise selon les principes de la colonisation et des valeurs françaises. Malgré de nombreux obstacles, José réussit à l'école et obtient son baccalauréat.

Le voisin de M'man Tine, monsieur Médouze, joue aussi un rôle primordial dans le récit. Médouze enseigne à José l'Histoire et les traditions culturelles et valorise ses origines africaines. Effectivement, Médouze « [...] montre à José une autre façon de voir, de penser, d'imaginer son univers. Au fond, M. Médouze cultive la résistance de l'enfant contre les tendances hégémoniques de la culture de l'opresseur en enseignant à José les lieux vitaux de son existence [...] » (Crosta, 1998 : 69-70). Médouze devient une figure oppositionnelle face à la culture dominante et il enseigne à José l'importance de valoriser l'Histoire et la culture des ancêtres africains qui sont souvent rejetées par les idéologies dominantes promues par la France. Médouze encourage et il favorise la résistance à l'acculturation aussi. En outre, le personnage de l'enseignant infuse le texte écrit avec l'oralité grâce aux contes et chansons qu'il raconte aux enfants. En somme, *La Rue Cases-Nègres* de Zobel est un ouvrage fondamental dans la littérature antillaise et ce texte sert de catalyseur pour tous les récits d'enfance subséquents aux Antilles.

Par ailleurs, Ernest Pépin, écrivain guadeloupéen, a publié *Coulée d'or* en 1995. Dans ce récit, Pépin utilise la première personne afin de ressusciter les souvenirs de son enfance en Guadeloupe. Bien que l'ouvrage soit écrit en français, la langue créole occupe une grande place tout au long du texte. Les créolismes créent une rupture dans la langue française et montrent la puissance subversive de la langue maternelle de Pépin. En outre, Pépin se sert du créole pour décrire des réalités spécifiques aux Antilles qui ne peuvent pas être exprimées par la langue

française. De plus, le romancier décrit son grand-père Réache qui symbolise la transmission de la culture guadeloupéenne, et surtout de la culture orale.

Il y a bien sûr d'autres récits d'enfance antillais : on pense entre autres à *L'odeur du café* (1991) de Dany Laferrière. Ce récit autobiographique, divisé en courts textes, raconte l'enfance de Laferrière à Petit-Goâve, en Haïti. Comme Zobel, Laferrière rend hommage à sa grand-mère, Da, qu'il adore. Laferrière observe la vie autour de lui et il décrit les événements quotidiens de son enfance dans son petit village. *Le cœur à rire et à pleurer : contes vrais de mon enfance* (1999) de Maryse Condé est un autre exemple. À travers une série d'épisodes, Condé raconte son enfance et son adolescence en Guadeloupe et en France pendant les années 1940 et 1950. Issue d'une famille bourgeoise antillaise, Condé retrace l'aliénation de ses parents, son rapport avec son frère aîné, Alexandre, ses expériences avec le racisme à Paris, ainsi que la lecture de *La Rue Cases-Nègres* pour un exposé à l'école qui joue un rôle important dans la quête identitaire de la petite Maryse. De la même façon, Daniel Maximin raconte sa propre enfance en Guadeloupe dans son ouvrage, *Tu, c'est l'enfance*, publié en 2004 dans la collection Haute Enfance chez Gallimard comme *Une enfance créole*. Maximin organise son récit selon les quatre éléments de la nature : le feu, la terre, l'eau et l'air. Il décrit les épisodes quotidiens de sa propre enfance, tenant compte des réalités de son époque à la Guadeloupe.

Tous ces récits autobiographiques traitent du thème de l'enfance dans un contexte d'oppression coloniale et partagent beaucoup de caractéristiques que nous allons brièvement discuter dans le paragraphe suivant. Effectivement, il y a une évolution de l'écriture autobiographique de Zobel jusqu'à Chamoiseau en passant par Maximin.

2.1 Quelques particularités de l'autobiographie antillaise

L'autobiographie postcoloniale antillaise est unique en raison des caractéristiques qui ne se conforment pas à la notion traditionnelle de l'autobiographie. D'abord, la question de l'identité est souvent une grande préoccupation pour les écrivains antillais. Ces écrivains doivent faire face aux effets de la colonisation qui persistent aujourd'hui dans plusieurs anciennes colonies françaises. Le récit autobiographique n'est donc pas détaché du présent; au contraire, il explique les choix actuels auxquels sont confrontés les Antillais. Le récit d'enfance est une exploration des causes de l'oppression dont les traces sont toujours visibles pour l'écrivain. Ensuite, comme nous l'avons déjà souligné, les auteurs privilégient souvent un mélange du français et du créole dans leurs autobiographies, sans aucun doute un choix conscient. Enfin, bien plus qu'un récit personnel, les autobiographies postcoloniales représentent les expériences collectives des Antillais. Effectivement, ces écrivains tentent de représenter l'enfance de tous les Antillais en écrivant leur propre histoire. Celia Britton résume cette relation intime entre l'écrivain antillais et un projet d'écriture qui inclut la représentation de la communauté :

Maryse Condé, for instance, argues that 'la littérature antillaise s'est toujours voulue l'expression d'une communauté. Ecrire [sic] se veut un acte collectif'; and sees it as the duty of Antillean writers to help the people recover their own capacity to express themselves. [...] Glissant writes: 'La parole de l'artiste antillais ne provient donc pas de l'obsession de chanter son être intime; cet intime est indispensable du devenir de la communauté' (*Discours*, p. 439). For Daniel Maximin, the writer's link to the community involves preserving and incorporating its oral culture: 'le désir principal est de retrouver ce que les peuples ont pu exprimer dans l'oralité'. [...] Chamoiseau reinvents the figure of the writer as a mere scribe recording and preserving the words of the community (2008 : 3).

Pour plusieurs romanciers antillais, l'incorporation de la communauté dans leurs récits demeure évidemment une grande préoccupation, mais comme Glissant l'a souligné, il s'agit d'une préoccupation même inévitable dans la mesure où l'histoire personnelle de l'écrivain antillais n'est pas détachée de celle de sa communauté. Le projet d'autobiographie devient ainsi un projet

de la collectivité antillaise. Nous analyserons plusieurs de ces caractéristiques en plus grand détail quand nous examinerons les œuvres de Chamoiseau lui-même.

L'étude d'*Une enfance créole* de Chamoiseau exposera cette zone floue entre la période de la colonisation et les structures oppressives qui ont survécu même après l'abolition de l'esclavage et la départementalisation. Il est d'ailleurs surprenant que cette importante trilogie soit relativement peu étudiée, mais cette absence d'analyses rend notre étude non seulement plus originale, mais aussi plus nécessaire, car elle fait voir justement les liens étroits entre le récit autobiographique et le processus continu de la décolonisation dans les Antilles.

Afin d'être capable d'analyser la trilogie et la question du nom propre chez Chamoiseau, il faut faire avant tout un survol historique de la Martinique afin de mieux saisir le contexte dans lequel l'auteur se situe.

3. Brève Histoire de la Martinique

La Martinique se situe au centre de l'archipel caraïbe et elle fait partie des Petites Antilles, avec son île sœur, la Guadeloupe. L'Histoire de cette île, aujourd'hui département français, est liée à la colonisation. En 1635, les premiers colons français, sous la direction de Pierre Belain d'Esnambuc, sont arrivés en Martinique. La colonisation de l'île provient d'intérêts économiques et la présence du tabac en Martinique a surtout attiré l'attention des Français. La production et l'exportation du tabac n'ont pas duré longtemps, cependant, en raison de la concurrence venant de la Virginie et du Maryland (Sainton, 2004 : 257). Cependant, vers 1640, l'économie sucrière a remplacé l'industrie du tabac. Durant cette époque, l'habitation-sucrierie martiniquaise est devenue un système intégral de la société antillaise. Par définition, ces plantations sucrières sont :

Des entreprises agro manufacturières de grandes dimensions [...] intégrées et autonomes [...]; elles emploient des techniques de fabrication encore rudimentaires et peu mécanisées [...] reposant sur l'emploi massif d'une main-d'œuvre servile et produisent en moyenne entre 50 et 100 tonnes de sucre par an (Sainton, 2004 : 269).

Ces plantations requéraient un grand nombre d'esclaves et l'exploitation vaste de la canne à sucre a véritablement transformé la société martiniquaise. Effectivement, l'émergence « [...] de l'économie sucrière amène corollairement le développement du rapport esclavagiste et des flux négriers vers les îles » (Sainton, 2004 : 275). Ainsi, c'est à cause de l'explosion de l'exploitation sucrière que nous voyons les débuts de la société esclavagiste en Martinique et dans les Petites Antilles en général. En outre, la culture de la canne à sucre a beaucoup contribué aux inégalités sociales. En effet, Jean-Pierre Sainton affirme encore qu'en 1685

[1]a césure sociale fondamentale est maintenant celle qui sépare les maîtres des esclaves. Elle recoupe de plus en plus, sans s'y superposer exactement, la division Blancs-Noirs, [qui] précisément au cours de ce dernier tiers du siècle, tend à devenir le caractère dominant du corps social (2004 : 333).

La hiérarchie sociale résultant de la colonisation française et l'exploitation de l'industrie sucrière sont devenues une structure sociale durable en Martinique.

En 1685, le roi de France Louis XIV décrète la loi portant le nom de « Code Noir », destiné aux Antilles et codifiant l'esclavage. Ce document, composé de soixante articles, avait pour but de régler les conditions des esclaves concernant tous les aspects de leurs vies (Sainton, 2004 : 307). Ce décret a souligné le pouvoir absolu de la France qui dirige ses colonies de loin.

La Martinique est restée une société esclavagiste jusqu'en 1848 au moment où Victor Schoelcher convainc les autorités françaises d'abolir le système esclavagiste. Pourtant, les structures oppressives et hiérarchisées résultant de l'époque coloniale sont restées intactes même après l'émancipation. Effectivement, la plupart de la population martiniquaise avait un niveau de vie très faible par rapport aux Blancs créoles (les « békés »). Par conséquent, un bon nombre de

Martiniquais souhaitaient l'assimilation à la France afin d'échapper à la subordination des békés. En 1946, l'île de la Martinique a décidé de devenir un Département d'outre-mer (DOM) de la France. Malgré le fait que les Martiniquais partagent la même citoyenneté que les Français de France, la Martinique se trouve pourtant toujours dans une position d'infériorité socio-économique par rapport à la métropole. H. Adlai Murdoch explique que la départementalisation a été un grand paradoxe, car la France « [...] progressively erased [Martinique's] ethnic, linguistic, and cultural difference from the mainland » (2009 : 16). Par conséquent, il est difficile pour les écrivains comme Chamoiseau de s'affirmer dans leur pays natal à cause de la subordination de l'identité créole en faveur de tout ce qui est français et en raison de l'empreinte coloniale qui reste très présente en Martinique. En fait, au début d'*Écrire en pays dominé*, Chamoiseau pose les questions suivantes : « Comment écrire alors que ton imaginaire s'abreuve, du matin jusqu'aux rêves, à des images, des pensées, des valeurs qui ne sont pas les tiennes ? Comment écrire quand ce que tu es végète en dehors des élans qui déterminent ta vie ? Comment écrire, dominé? » (1997 : 17). Chamoiseau remet en question la complexité du processus d'écriture en raison de la domination coloniale qui persiste et continue à exercer son pouvoir sur l'identité créole même aujourd'hui. C'est dans ce contexte d'une Martinique divisée entre la France et la Caraïbe que Patrick Chamoiseau écrit toute son œuvre.

4. Introduction à Patrick Chamoiseau

Le benjamin d'une famille de cinq enfants, Chamoiseau est né le 3 décembre 1953 à Fort-de-France où il a passé son enfance. Son père travaillait comme facteur et sa mère est restée à la maison avec les enfants où elle a réussi à promouvoir la langue et la culture créoles. Il est clair que la figure maternelle joue déjà un très grand rôle pour l'écrivain. Dans *Antan d'enfance*, le

premier volume de son autobiographie, Chamoiseau fait d'ailleurs référence à sa mère qui dirige un ménage d'après les valeurs créoles : « [d]ans le peu d'espace qui demeure, Man Ninotte (la seule à y rester encore) cultive une jungle créole nourrie comme nous de cette lumière, de cette humidité, visitée de libellules et de silence sertis dans les éclats amoindris de la ville » (AE 186). La mère de Chamoiseau était la figure centrale de son enfance en raison de sa capacité de lutter contre la pauvreté et de maintenir la langue créole au sein de la famille.

À travers son éducation postcoloniale, Chamoiseau a pris conscience du conflit linguistique entre le créole et le français qui caractérise son île natale. Le français, la langue dominante, exerce son pouvoir sur la langue locale et Chamoiseau a découvert cette hiérarchie linguistique à l'école. Ses ouvrages littéraires reflètent cette relation tendue entre les deux langues.

L'écrivain a fait ses études de droit et d'économie sociale en France avant de rentrer en Martinique où il vit actuellement. Il est l'auteur de pièces de théâtre (*Manman Dlo contre la fée Carabosse*, 1982), de contes (*Au temps de l'antan : Contes du pays Martinique*, 1988), d'essais (*Lettres créole, Tracées antillaises et continentales de la littérature : Haïti, Guadeloupe, Martinique, Guyane : 1635-1975*, 1991) et de romans (par exemple, *Les neufs consciences du Malfini*, 2009). En plus d'être écrivain, Chamoiseau s'intéresse aux problèmes écologiques en Martinique et à la mondialisation. Il est également actif dans les questions politiques qui se posent dans les Caraïbes. Chamoiseau est aussi très présent dans les médias grâce aux nombreuses entrevues qu'il accorde.¹ Aujourd'hui, il est un travailleur social pour le Ministère de la Justice en Martinique.

¹ Voir Michel Peterson (1993-1994) ; Maeve McCusker (2000) ; Janice Morgan (2006).

En 1986, Chamoiseau a publié son premier roman, *Chronique des sept misères*, et son deuxième, *Solibo magnifique*, est apparu en 1988. *Solibo Magnifique*, roman policier, raconte l'enquête menée après la mort suspecte du conteur créole, Solibo, lors d'un discours à un carnaval à Fort-de-France. À l'aide des souvenirs racontés par quatorze témoins, la police et la communauté cherchent à déterminer si Solibo s'est étouffé sur ses propres mots ou s'il s'agit d'un crime. En général, l'ouvrage remet en question la survie de la culture créole et des conteurs antillais. Effectivement, l'enquête « [...] serves as a pretext for an inquiry [...] into the question of Creoleness, its location in the modern world, the forces impinging on its very existence in terms of the customs and language of the Creole people, and its possibility of survival » (Erickson 2006 : 1). Ainsi, à travers *Solibo Magnifique*, Chamoiseau s'interroge sur la stabilité et la permanence de la culture créole qui risque de disparaître.

Le romancier a éclaté sur la scène internationale avec son troisième roman, *Texaco*, qui a gagné le Prix Goncourt en 1992. Ce roman épique raconte l'histoire de Marie-Sophie Laborieux, une vieille femme, qui lutte contre l'urbaniste et les autorités pour protéger son quartier, Texaco, de toute destruction. Marie-Sophie raconte son histoire et c'est à travers cette histoire personnelle de l'héroïne et de ses parents que nous découvrons l'Histoire collective de la Martinique, y compris celles de l'esclavage, de l'émancipation et de la départementalisation. C'est le narrateur, le « Marqueur de paroles », qui transcrit les histoires orales de Marie-Sophie. En effet, *Texaco* est un mélange de l'oralité, qui représente la culture créole, et de l'écrit, qui désigne la culture française.

En 1997, Chamoiseau a fait paraître *Écrire en pays dominé*, un texte portant sur la difficulté du travail de l'écrivain en Martinique, qui reste toujours soumise à l'influence de la France. Plus spécifiquement, Richard Watts explique que

Chamoiseau's text [*Écrire en pays dominé*]—which is simultaneously fragmented and linear, polyvocal and autobiographical—is more significantly an exploration of the ambivalent relationship that Martinicans maintain with the world outside of the island and the poetics that result from this imbalanced, hierarchical relationship (2003 : 113).

L'essai de Chamoiseau fait ressortir les contradictions et la complexité de la départementalisation de la Martinique et la difficulté de l'écrivain antillais de s'affirmer dans son pays natal. Par rapport à la trilogie, *Écrire en pays dominé* se situe après *Antan d'enfance* et *Chemin-d'école* et avant *À bout d'enfance*. Dans *Écrire en pays dominé*, il s'agit d'un projet semblable que la trilogie parce que ce texte est également autobiographique comme *Une enfance créole* et remet en question la société martiniquaise dominée par la France.

Chamoiseau est aussi très connu pour son rôle de co-fondateur du mouvement de la créolité. En 1989, il publie *l'Éloge de la créolité* avec Jean Bernabé, un linguiste martiniquais, et Raphaël Confiant, un autre écrivain originaire de la Martinique. Le but principal de *l'Éloge* est de promouvoir la langue et la culture créole. Bernabé fournit une définition de ce concept important dans son article intitulé « De la négritude à la créolité: éléments pour une approche comparée » :

[...] [L]a créolité, qui, comme concept et comme mouvement, entend non seulement formuler le vécu antillais sur le mode de la désaliénation et de la réappropriation, mais encore intégrer à sa dynamique la logique profonde qui a présidé à la créolisation, phénomène universel, singulièrement concrétisé dans la configuration spécifique dont se réclame l'antillanité. La créolité permet une démarche transversale qui récupère dans une même problématique, sinon dans une même expérience, des communautés aussi éloignées, dans l'espace, que les Antilles et les Mascareignes (1992 : 29).

Selon Lucien Taylor, la créolité est dans la pensée de Chamoiseau un discours anthropologique : « [...] anthropological discourse, in the largest sense; it proposes a redefinition of what's Martinican, of what's Antillean in general in this increasingly global world » (1997 : 132).

La créolité suit deux autres grands mouvements de la littérature martiniquaise: la

négritude et l'antillanité. Léopold Senghor, Aimé Césaire et Léon Damas sont les fondateurs du mouvement de la négritude. L'ouvrage de Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, parue en 1947, sert d'ailleurs de point de départ pour toutes les littératures subséquentes des Antilles. La négritude, mouvement poétique qui a émergé pendant les années 1930, peut être définie de la manière suivante :

La négritude a marqué la première grande rupture avec le colonialisme. Au départ, le mot négritude signifie une prise de position du Noir vis-à-vis du monde défini et conçu selon les valeurs du Blanc. Il s'agit de s'élever contre le déni des valeurs africaines par l'idéologie eurocentriste et raciste et de combattre ce séculaire et spécifique racisme anti-nègre que le Blanc avait bien fallu développer pour justifier la traite et l'esclavagisme, puis la colonisation. La négritude est la manifestation d'une manière d'être originale. C'est une révolution efficace contre le phénomène de l'assimilation culturelle. Elle est aussi un instrument efficace de libération (Ndiaye, 2004 : 18).

La négritude est ainsi un mouvement qui se caractérise par la revendication de l'identité africaine et elle rejette la mise en question de la dénégation des valeurs africaines par les colonisateurs blancs.

Par ailleurs, le concept d'antillanité est né vers le début des années 1960 grâce à son fondateur, Édouard Glissant. Christiane Ndiaye fournit une définition de l'antillanité qui a véritablement commencé avec la parution de *La lézarde* de Glissant en 1958 :

En s'appuyant sur l'histoire et la culture propres aux îles de la Caraïbe [sic], le courant de l'antillanité valorise la créolité, une identité née du syncrétisme et du métissage, à la fois linguistique et culturelle, rassemblant une réalité humaine plus composite : les Blancs (Békés), les Indiens, les Syro-libanais, tous les immigrés de diverses races, en plus de la race noire, qui habitent les Antilles et qui ne se sentent pas concernés par les positions de la négritude dont la tendance a été de racialisier systématiquement les problèmes culturels et politiques (2004 : 30).

Évidemment, il existe une rupture entre la négritude et l'antillanité et le mouvement lancé par Glissant « [...] met l'accent sur la liberté de l'écrivain qui trouve la voie de son écriture à partir de la culture métisse et bilingue des Antilles » (Ndiaye, 2004 : 31). Effectivement, l'antillanité

cherche à libérer les écrivains des contraintes littéraires françaises tout en valorisant l'identité antillaise qui est surtout une identité hybride.

Dans une étude portant sur l'évolution de la littérature martiniquaise au cours du dernier siècle, Luciano C. Picanço indique que les auteurs de l'*Éloge* rompent avec la négritude, mais trouvent leur inspiration pour le projet sur la créolité dans l'antillanité de Glissant (2000 : 82). Picanço montre très bien le cheminement de la littérature martiniquaise d'un mouvement littéraire à un autre et comment ce développement mène à une libération intellectuelle et une écriture nationale chez les Martiniquais. Ce critique réussit à illustrer que, quoique les trois mouvements soient distincts en raison de leurs caractéristiques différentes, il y a un rapport d'évolution entre la négritude, l'antillanité et la créolité. Effectivement, pour Bernabé, « [i]l n'y a pas de doute que, vis-à-vis de la négritude, la créolité se situe dans un rapport de filiation et en constitue, en même temps, une manière d'accomplissement (1992 : 37). Les trois mouvements se complètent et constituent la base de la littérature antillaise jusqu'à présent.

Comme les deux mouvements précédents, la créolité a fait l'objet de nombreuses études critiques qu'il faut ici résumer. Taylor indique que, selon plusieurs critiques, le mouvement créole « [...] offers little more than a postmodern pastiche of Creole culture, a vision of the Antilles riddled with alienated exoticisms, designed to appeal to the *doudouesque* desires of foreigners » (1997 : 131). En outre, les linguistes accusent les Créolistes de vouloir couper la langue créole de la langue française : « [...] such a division is both untenable and politically undesirable » (Taylor, 1997 : 131).

Maryse Condé est aussi critique de la créolité fondé par ses collègues antillais. Dans un article publié dans *World Literature Today*, Condé explique sa position critique face au mouvement :

What does it mean to be a Creole? To be a Creole simply means “to be born in the islands.” [...] If we accept this historical definition, a Creole person enjoys the right and freedom to express his or her *créolité* as he or she pleases. The expression of this identity is not restricted to the use of the Creole language, which is part of a linguistic continuum. [...] Does the word *Creole* not need to be reevaluated? It used to designate the population of the islands at a time when migration and exile were unknown. Nowadays it is a fact that the majority of the West Indians are not Creole. Does it mean that their writing should be excluded from Caribbean literature? Or treated as second-class literature? (1993 : 699).

C'est ainsi la terminologie, la définition même de la « créolité » qui pose des problèmes pour Condé en raison de la nature restrictive du terme. En outre, d'après Condé, la créolité ne tient pas compte de la complexité de l'identité créole qui n'est pas unidimensionnelle, mais qui se caractérise par l'hybridité identitaire.

D'ailleurs, Jill M. Gaeta fait les mêmes remarques que Condé sur les limites de la créolité en indiquant que « [a]ttempting to unify Antilleans through the standardization of their language leads to the very loss of the diversity that [the] project claims to celebrate. As an ideology, this concept of Créolité is a utopian illusion based on a Manichean logic » (2008: 13-14). La créolité est donc un mouvement qui restreint l'identité antillaise et qui tente de regrouper tous les Antillais sur la base de la langue. Cependant, en raison de sa complexité, l'identité créole ne peut pas être définie selon les caractéristiques prescrites.

Bien que l'*Éloge* ait suscité de nombreuses critiques, ce livre occupe une place importante dans la transformation de la littérature martiniquaise et il a généré beaucoup de discussions autour de ce que cela signifie d'être créole.

5. Le récit d'enfance : *Une enfance créole*

Toutefois, dans le cadre de cette thèse, nous dépasserons ce contexte général en nous intéressant uniquement à *Une enfance créole*, le récit d'enfance de Chamoiseau, qui se compose

de trois ouvrages autobiographiques faisant partie de la collection « Haute Enfance » chez l'éditeur Gallimard. Les textes de la trilogie ont été publiés à quelques années d'intervalle (*Antan d'enfance* en 1990, *Chemin-d'école* en 1994 et *À bout d'enfance* en 2005). Effectivement, ce récit autobiographique en trois étapes est un projet qui s'étend sur une assez longue période pour l'auteur.

Les écrits autobiographiques constituent une proportion importante de la littérature francophone postcoloniale récente. Bien que ce courant ait été assez souvent remarqué, il n'a pas été suffisamment étudié. Dans l'œuvre de Patrick Chamoiseau, les récits d'enfance sont souvent vus par les critiques comme des textes documentaires, nous fournissant des données sur la vie de l'écrivain et sur son époque, plutôt que comme des œuvres littéraires. Denise Escarpit fournit une définition universelle d'un récit d'enfance dans son ouvrage consacré à l'enfance et l'écriture:

C'est un texte écrit [...] dans lequel un écrivain adulte, par divers procédés littéraires, de narration ou d'écriture, raconte l'histoire d'un enfant – lui-même ou un autre –, ou une tranche de la vie d'un enfant: il s'agit d'un récit biographique réel – qui peut alors être une autobiographie – ou fictif (1993 : 24).

Cette définition d'un récit d'enfance proposée par Escarpit correspond certainement au projet de Chamoiseau. Dans le cas d'*Une enfance créole*, Chamoiseau, en tant qu'adulte, raconte les souvenirs et les expériences de sa propre enfance en Martinique. La trilogie est autobiographique et elle se définit par un mélange de souvenirs réels et fictifs. Maeve McCusker explique qu'il y a un conflit entre les événements de l'enfance et l'oubli chez l'adulte qui tente de se rappeler son passé lointain (2007 : 50). Chamoiseau fait référence au manque de fiabilité de sa mémoire et il admet qu'il y a des trous dans ses souvenirs; il invente donc des choses pour combler les vides. Par exemple, il dit qu'« [i]l faut tant de mémoires pour fonder une mémoire, et tant de fiction pour en affermir une... » (ABE 58). Effectivement, l'autobiographie de Chamoiseau est un mélange de souvenirs authentiques et fictifs et, selon Suzanne Crosta, « [i]l existe cette zone

floue entre la mémoire et l'imagination, que le narrateur essaie de réconcilier avec lui-même et de communiquer au lecteur » (1998 : 126). Pourtant, McCusker suggère aussi que l'oubli est *nécessaire* dans les autobiographies:

To remember everything, presumably, would be as disabling as to forget all. Total recall, moreover, would make the present narrative unnecessary and indeed impossible, for autobiography exists precisely because of the gaps in our memory, and because we struggle to recall it (2007 : 57).

Ainsi, la fragilité de la mémoire chez Chamoiseau devient quelque chose de fondamental à l'écriture de son autobiographie. Par ailleurs, le fait que l'écrivain reconnaît et accepte la difficulté de se souvenir de tout rend son projet d'écriture plus authentique en raison de son honnêteté. Bien que la fusion des éléments réels et inventés puisse suggérer que la trilogie se rapproche de l'autofiction, la présence des événements réels et fictifs est une caractéristique nécessaire et inévitable du genre autobiographique, et surtout du récit d'enfance. L'impossibilité de se souvenir de chaque événement de la vie avec exactitude provoque le caractère créateur et inventif de l'autobiographie.

Avant d'aller plus loin dans cette étude du nom propre dans le récit d'enfance chez Chamoiseau, il nous faut fournir un résumé rapide des trois œuvres de notre corpus en soulignant la présence de certains personnages clés dont nous parlerons plus explicitement dans cette thèse.

Antan d'enfance

Antan d'enfance, le premier récit du triptyque à l'étude, décrit les premières expériences de Patrick Chamoiseau dans l'En-ville de Fort-de-France. Ce récit est divisé en deux parties : *Sentir* et *Sortir*.

Dans la première partie, par les yeux du *négrillon*², Chamoiseau fournit une description de sa famille. Sa mère, Man Ninotte, est véritablement au centre du récit. Le petit Patrick exprime son adoration pour celle qui s'occupe de toute la famille de façon admirable, malgré la pauvreté. Le père du négrillon travaille en tant que facteur à Fort-de-France.

Antan d'enfance présente le réseau familial qui gravite autour de la mère. La sœur aînée, Anastasie, surnommée « La Baronne », « [...] avait hérité de Man Ninotte une aptitude à battre la vie, à tout prévoir, à tout savoir, à tout organiser [...] » (AE 39). Chamoiseau décrit Marielle, la seconde sœur surnommée « Choune », comme quelqu'un qui règle « [...] sa vie en fonction d'une exigence dont l'horloge était au centre d'elle-même » (AE 39). Le premier frère, surnommé « Jojo », passe beaucoup de temps à régler des problèmes algébriques. Le deuxième grand frère, Paul, explique tout par la musique et il se trouve en guerre constante avec la Baronne. Dès la première partie de la trilogie, nous voyons que le nom et le surnom occupent des places importantes. Il faut mentionner pour l'instant que c'est le père de Chamoiseau qui a donné ces surnoms à ses enfants.

Chamoiseau retrace sa grande préoccupation pour le feu et son désir de torturer et de brûler tous les insectes qu'il trouve à la maison. Le négrillon est à l'aise « [...] dans la sérénité de l'âge magique du feu » (AE 34). En outre, Chamoiseau raconte les préparatifs de Noël, les sentiments d'être exclu par ses sœurs et ses frères qui sont plus âgés que lui, les sucreries que Man Ninotte fait pour la famille, ainsi que le premier cyclone vécu par Chamoiseau à Fort-de-France.

Dans la deuxième partie de ce récit, Chamoiseau retrace ses premières sorties à l'extérieur du foyer. Il découvre le marché des Syriens et le talent de sa mère qui peut « [...]

² Le *négrillon* est le surnom attribué à l'enfant par Chamoiseau et ce surnom fera l'objet d'une étude plus loin dans cette thèse.

évaluer les produits et surtout marchander » (AE 140). De plus, le récit décrit ses expériences à l'épicerie créole, dans la rue et au cinéma. Les excursions au cinéma « [...] permettaient à Man Ninotte de se reposer de [ses enfants]. Elle reposait son esprit et sa voix » (AE 172). Il fournit aussi des descriptions de ses premières rencontres avec le colonialisme qui reste très présent en Martinique même après la départementalisation.

Enfin, *Antan d'enfance* expose le rapport intime entre la réalité et l'imagination qui devient un thème primordial tout au long de la trilogie. Chamoiseau explique très clairement cette relation entre le réel et la fiction en disant qu'

On ne quitte pas l'enfance, on la serre au fond de soi. On ne s'en détache pas, on la refoule. [...] On ne quitte pas l'enfance, on se met à croire à la réalité, ce que l'on dit être le réel. La réalité est ferme, stable, tracée bien souvent à l'équerre – et confortable. Le réel (que l'enfance perçoit en ample proximité) est une déflagration complexe, inconfortable, de possibles et d'impossibles. Grandir, c'est ne plus avoir la force d'en assumer la perception (AE 93-94).

Son projet d'écriture devient une sorte de rétablissement du passé qui est souvent difficile à reconstruire à cause du temps qui éloigne l'adulte de son enfance et la mémoire vacillante qui en résulte. C'est pourquoi *Une enfance créole* est à mi-chemin entre des souvenirs vrais et fictifs de l'enfance.

Chemin-d'école

Le deuxième récit, *Chemin-d'école*, retrace surtout les souvenirs des premières années de scolarisation. Comme l'ouvrage précédent, *Chemin-d'école* se divise en deux parties avec des titres qui conviennent parfaitement : *Envie* et *Survie*.

La première section du livre met en lumière l'énorme *envie* de Chamoiseau d'aller à l'école avec ses sœurs et ses frères, les « Grands ». Également, c'est le moment où l'enfant fait la grande découverte de « la magie de la craie » (CE 27). C'est grâce à la craie et à son frère,

« Jojo-l'algébrique », que Chamoiseau découvre qu'il peut écrire son prénom, d'autres mots et des images. En fait, la craie représente le début de l'écriture et la fragilité puisqu'elle peut facilement s'effacer.

Le petit Chamoiseau décrit ses premiers jours à l'école maternelle et sa maîtresse, Man Salinière. Cependant, l'essentiel de l'ouvrage est consacré à l'école Perrinon et la rencontre du négriillon avec Monsieur le Directeur et le Maître. Deux personnages qui, comme toutes les autorités coloniales, restent sans noms, innommables.

La deuxième partie, *Survie*, examine surtout le conflit linguistique et culturel entre le créole et le français dans l'univers scolaire. Tout au long de la trilogie, Chamoiseau raconte son expérience des deux langues qui se trouvent en contact en Martinique. Son rapport difficile avec le français s'accroît dans *Chemin-d'école* quand l'auteur va à l'école « postcoloniale » qui prêche toujours la supériorité de la langue française. L'école a pour but principal de civiliser les petits enfants martiniquais. En effet, Chamoiseau explique qu'« [o]n allait à l'école pour perdre de mauvaises mœurs: mœurs d'énergumène, mœurs nègres ou mœurs créoles – c'étaient les mêmes » (CE 169). D'après l'école, et surtout le Maître, la langue française est la langue du savoir et de l'intelligence. En raison de la rigidité de l'école postcoloniale, « [...] l'esprit du négriillon s'aiguïsa sur l'idée de survivre aux rigueurs de l'école. Survivre » (CE 104). Ainsi, survivre à l'école postcoloniale devient une préoccupation pour le petit Patrick.

De plus, Chamoiseau nous présente son camarade de classe, Gros-Lombric, qui représente la résistance à ce système éducatif dont le but est d'oblitérer l'identité créole. Bien que Gros-Lombric soit intelligent, le Maître n'admet pas les capacités de son étudiant en raison du fait que Gros-Lombric est emblématique de l'univers créole. Effectivement, Chamoiseau explique que s'approchant du Gros-Lombric le Maître

[...] le regardait d'un air soupçonneux car cette excellence ne collait pas avec le reste, avec son allure-la-campagne, sa peau noire-noire-noire, ses cheveux grainés, son nez plat, son accent créole, son ignorance totale du vocabulaire français, ses retards permanents, ses sueurs, rien rien ne collait (CE 110).

Le mépris envers Gros-Lombric est sans doute lié au fait qu'il représente le créole – la culture et la langue que l'école postcoloniale française essaie d'effacer. Ce personnage animalisé est aussi marqué par des caractéristiques de race et de classe sociale, comme le montre l'extrait ci-dessus. Ainsi, le Maître a ses préférés et les étudiants qui réussissent à l'école sont ceux qui ressemblent le plus aux idéaux de la culture et à la langue françaises. C'est pourquoi Gros-Lombric a tellement de difficultés à faire sa place, à se faire accepter dans l'école postcoloniale en raison de ses racines créoles qu'il refuse d'oublier. À travers le rapport entre le Maître et Gros-Lombric, Chamoiseau découvre que le système postcolonial est rempli de racisme et de discrimination.

Grâce à l'appel des présences à l'école, Chamoiseau remarque la complexité de son nom. En prononçant « Chamoiseau », l'enfant découvre que son nom serait quelque chose qui « allai[t] empoisonner ses jours d'écolier » (CE 54). Effectivement, il découvre que ce patronyme est « [...] rempli de noms d'animaux, de chat, de chameau, de volatiles d'os » (CE 54). L'écrivain développera cette notion sous toutes ses formes dans plusieurs de ses œuvres. Le patronyme résumera pour lui les conditions d'oppression du régime colonial français et la manière de les renverser par l'invention et la fiction.

À travers ce récit, nous voyons donc le début de l'écriture de Chamoiseau. Le négriillon commençait alors à écrire son prénom avec de la craie sur le tableau noir et plus tard, « [i]l construisait ses propres récits, les diffusait dans les lettres incompréhensibles et les suivait obscurément de phrase en phrase, comme cela, jusqu'à la fin » (CE 200). L'enfant imagine des histoires et les transcrit même si le Maître « [...] traquait les taches d'encre de ses feuilles, de ses doigts, punissait le désastre qui s'établissait autour de son encrier » (CE 202). Nous découvrons

le rapport entre l'enfant et l'écriture et l'acte d'écrire devient une source de bonheur et une source de survivance pour le petit Chamoiseau.

À bout d'enfance

Dans *À bout d'enfance*, le dernier volume de la trilogie, Chamoiseau adolescent tente d'organiser et de comprendre l'univers qui l'entoure. Comme les deux autres volets de la trilogie, *À bout d'enfance* est divisé en plusieurs parties qui correspondent aux étapes de la découverte de l'identité : *Ordre et désordre du monde*, *Contraires et antagonismes*, *Mystère et illusions*, *Fractales et impossibles*, *Errances et égarements*, *Magies*, *Mélancolie première* et *Le contact froid du mabouya*. Ce troisième livre confirme la quête de liberté. À travers le texte, Chamoiseau essaie de se libérer des « Non! » imposés par des Grands. Le petit Chamoiseau veut quitter l'enfance parce qu'il se trouve souvent dans une position d'infériorité par rapport aux autres. Cette infériorité de l'enfant s'applique à l'ensemble de la culture martiniquaise parce que le malaise du négriillon, c'est celui de tous les Martiniquais, pris dans des structures d'autorité qui les infantilisent.

À bout d'enfance est sans doute le récit le plus symbolique de toute la trilogie. Par exemple, Chamoiseau organise le monde autour de lui dans un schéma hiérarchisé. En haut se trouve l'espèce des manmans et des Papas, ensuite il y a l'espèce des Grandes-Personnes, l'espèce des Grands, et en bas se trouve l'espèce des êtres-humains, comme lui (ABE 14). À première vue, cette division semble évidente; cependant, si nous lisons attentivement, nous découvrons que Chamoiseau cherche à reproduire une hiérarchie semblable à celle mise en place durant l'époque coloniale, fondée surtout sur le statut et le rapport inégaux entre les colonisateurs et les esclaves. Il est fort probable que Chamoiseau critique ainsi indirectement les structures

dominantes et opprimantes de la colonisation, qui ont continué à être des forces déterminantes pendant son enfance. Il y a maints exemples de ce genre et c'est le côté symbolique de ce récit en particulier qui le rend exceptionnellement riche.

Chamoiseau raconte surtout dans ce dernier livre la découverte des petites filles. Le négriillon est préoccupé par elles jusqu'au point où « [l]'étude des petites-filles devint l'essentiel de son activité intellectuelle, qu'il qualifiait par ailleurs d'intense et de supérieure » (ABE 137). L'auteur décrit sa rencontre avec son premier amour, Gabine, qu'il a surnommée, l'« Irréelle ». Chancé explique que « [l]a rencontre avec les petites filles [...] devient l'objet de *À bout d'enfance*, pour une grande part, sans doute parce qu'elle marque l'entrée dans l'adolescence et la fin de l'enfance [...] » (2010 : 265-266). *À bout d'enfance*, comme le titre le suggère, représente l'évolution de Chamoiseau qui s'éloigne de ses jours enfantins. Mais, en même temps, l'adulte qu'il est devenu aujourd'hui ne peut s'empêcher d'y revenir.

En outre, la lecture et l'acte d'écrire deviennent encore plus importants dans ce récit. Effectivement, Chamoiseau indique que « [l]es livres n'étaient pas à lire : compagnons d'existence, ils s'instituaient en outils de survie, sorte de vies commensales de ses longues solitudes » (ABE 35). De plus, l'écriture était utilisée afin de réconcilier le chaos à l'intérieur du jeune adolescent (ABE 79).

Comme les textes précédents de la trilogie, *À bout d'enfance* met en lumière le rapport entre la mémoire et les souvenirs que Chamoiseau essaie de reconstruire. Il existe une sorte de dialogue en italique entre le négriillon et la mémoire de Chamoiseau l'adulte tout au long du roman. La mémoire devient ainsi une partie intégrale du récit parce qu'elle influence la narration de l'histoire personnelle de Chamoiseau. Nous verrons maintenant que cette trilogie présente des différences marquantes avec l'autobiographie traditionnelle.

6. Une nouvelle autobiographie postcoloniale

La trilogie autobiographique de Patrick Chamoiseau se distingue d'autres récits personnels en raison des caractéristiques qui ne suivent pas le modèle classique de l'autobiographie. L'utilisation de plusieurs stratégies narratives tout au long d'*Une enfance créole* reflète la créativité et la contemporanéité de Chamoiseau. En fait, selon Sankara, « [t]he Caribbean autobiographies by Chamoiseau and Confiant take a more “postmodernist” perspective (broken chronology, instability of subject, play on multiple subjectivities of the Self, modernist narration) » (2011: 8). L'emploi d'une multitude de stratégies dans toute la trilogie montre que Chamoiseau ne se limite pas à la structure traditionnelle du genre autobiographique. En outre, son récit reflète l'hybridité du sujet postcolonial, et plus particulièrement de l'écrivain antillais, qui se trouve souvent entre deux langues et deux cultures en raison de la colonisation française et la départementalisation de la Martinique.

Dans les paragraphes suivants, nous aborderons trois grandes particularités qui séparent l'autobiographie de Chamoiseau d'autres récits autobiographiques occidentaux. D'abord, nous examinerons comment celui-ci emploie plusieurs sujets grammaticaux afin de montrer la distance entre l'auteur en tant qu'enfant et l'adulte qui se souvient de son enfance. Ensuite, nous considérerons la situation linguistique en Martinique et son impact sur l'écriture de Chamoiseau. Enfin, nous étudierons la présence de la communauté martiniquaise à l'intérieur d'*Une enfance créole*.

6.1. Une perspective narrative qui oscille entre plusieurs voix

La narration dans *Une enfance créole* ne se conforme pas à la structure narrative typique de l'autobiographie traditionnelle, c'est-à-dire l'utilisation presque exclusive de la première

personne du singulier, car Patrick Chamoiseau utilise plusieurs voix différentes pour se référer à lui-même. À maintes reprises dans la trilogie, l'auteur passe de manière transparente et naturellement à la première personne du singulier, puis à la troisième personne du singulier. Également, il utilise souvent la troisième personne de façon interchangeable avec le surnom, négrillon, qui est censé représenter l'auteur en tant qu'enfant. Cette oscillation entre sujets grammaticaux peut être considérée comme une stratégie visant à créer une distanciation entre Chamoiseau l'adulte et l'auteur de l'autobiographie et Chamoiseau l'enfant (Sankara, 2011 : 102-103). De la même façon, Murdoch, en citant Suzanne Crosta, décrit la narration flottante que Chamoiseau emploie de la manière suivante :

[...] [H]is narrative remains critically and astygmatically split, shifting subtly between past and present and the first and third persons to engender alternating axes of judgment and point of view, as Crosta explains: "Le narrateur adulte, qui se souvient de son enfance, s'exprime à la première personne lorsqu'il intervient dans le récit pour faire des jugements de valeur, ou pour s'interroger sur les prémisses de son projet mnémotique. Le recours à la troisième personne est utilisé plus souvent quand le narrateur décrit les événements du passé à travers les yeux du 'petit négrillon'" (2009 : 23).

Le choix d'alterner entre les diverses perspectives narratives pour présenter les différents points de vue montre la distance entre Chamoiseau en tant qu'enfant et adulte. De plus, l'alternance symbolise que le retour à l'enfance est un projet difficile en raison du temps qui éloigne l'auteur de ses souvenirs. Dans son ouvrage consacré aux récits d'enfance antillaise, Crosta explique que l'emploi de multiples voix devient une stratégie narrative utile pour distinguer chronologiquement « [...] le narrateur-adulte du personnage-enfant, et a pour effet d'insister sur la situation de dépendance qui caractérise leur mise en relation dans les conventions du récit d'enfance » (1998 : 119). Ainsi, il existe un rapport intime entre Chamoiseau l'adulte et l'enfant du récit, ce qui est reflété dans la narration du texte.

Chamoiseau opte également pour le pronom « tu » quand il fait appel à sa mémoire. Le

fait qu'il interroge ainsi son passé, laissant flotter le doute, souligne l'aspect fictionnel du récit et la mémoire incertaine. Effectivement, il établit une sorte de dialogue avec sa mémoire (Sankara, 2011 : 100). L'auteur reconnaît la difficulté de retourner en arrière et de raconter son enfance avec précision et objectivité. Ainsi, l'autobiographie de Chamoiseau devient un mélange de souvenirs vrais et d'événements invraisemblables et la présence de plusieurs formes de narration est en fait un miroir de cette mémoire peu fiable.

En résumé, l'alternance du point de vue brise les conventions génériques de l'autobiographie qui privilégient d'habitude l'utilisation d'une seule perspective narrative et la trilogie de Chamoiseau devient par le fait même plus authentique et fascinante.

6.2. La présence du créole

L'impact de la dualité français-créole est une autre caractéristique distinctive de l'autobiographie chez Chamoiseau. La situation linguistique en Martinique est complexe et difficile en raison de la coexistence de la langue française et de la langue créole. En réalité, il existe un rapport diglossique dans lequel le français est vu en tant que langue officielle du pays et bénéficie d'un statut supérieur par rapport au créole. Pourtant, la majorité de la population martiniquaise parle cette langue. La diglossie désigne « [...] la répartition complémentaire de deux langues ou de deux variétés d'un même langue dans certaines sociétés » (Beniamino et Gauvin, 2005 : 59). Charles Ferguson, qui a fait renaître le concept de diglossie dans les années 1950, explique que le rapport entre la diglossie et la littérature est complexe parce que d'habitude, des deux langues en contact, une des langues possède une orthographe et un système d'écriture subséquent et l'autre langue n'a pas d'orthographe parce que c'est une langue essentiellement orale (Beniamino et Gauvin, 2005 : 60). En conséquence, les écrivains provenant

des anciens pays colonisés comme la Martinique ont beaucoup de difficultés au niveau langagier parce que « [...] le passage de l'oral à l'écrit correspondait à un véritable changement de langue » (Beniamino et Gauvin, 2005 : 60). Les écrivains antillais doivent trouver une façon d'écrire afin de réparer la situation contradictoire entre les deux langues du pays dans lequel le français est sans aucun doute la langue la plus valorisée.

Dans un entretien avec Lise Gauvin, Chamoiseau explique que le rapport problématique entre la langue française et la langue créole découle de l'histoire esclavagiste de la Martinique parce qu' « [a]près l'abolition de l'esclavage, il y a eu une dévalorisation totale de la culture et de la langue créoles parce que liées à l'esclave, aux champs de canne, etc. ». (1997 : 36). Par conséquent, la langue française occupe une place prédominante dans la société martiniquaise et c'est très évident dans la sphère littéraire que le français reste la langue de la littérature. Ainsi, pour l'écrivain créolophone, il est difficile d'écrire dans sa langue première pour deux raisons : « [...] the French language's monopoly of written forms [and] [...] the dilemma of how to write a language that is essentially oral » (Brooks, 1999 : 128). En outre, à cause de la forte association entre la langue française et l'écriture, si l'écrivain antillais choisit d'écrire en français, ce geste est vu comme un signe de trahison ou d'assimilation linguistique vers la culture dominante (Tremblay, 2008 : 173). Dans le même entretien avec Gauvin, Chamoiseau parle de la difficulté pour les écrivains provenant des Antilles de produire des ouvrages en français et de garder leur identité antillaise intacte en même temps :

Et le problème pour les écrivains antillais, c'est que lorsqu'ils écrivaient en français, ils devenaient français. Ils avaient un tel souci d'universalité, un tel souci d'effacer toute trace de créole, de présence au pays et au lieu où ils se trouvaient – un petit pays, mesquin, de nègres –, ils avaient un tel souci d'universel qu'ils ont pratiqué une langue dans laquelle ils disparaissaient complètement (1997 : 36-37).

Pour ces écrivains issus des Antilles, écrire en français devient alors une sorte de transgression envers le créole. Dans le cas de Chamoiseau, bien qu'il écrive *Une enfance créole* en français, il inclut des mots, des mots composés (y compris, le titre du deuxième volet, *Chemin-d'école*) et des phrases créoles sporadiquement dans les trois récits. La langue créole qui apparaît partout crée une distanciation vis-à-vis la langue française. La présence des deux langues tout au long de la trilogie est en fait une reproduction de l'enfance linguistique de Chamoiseau dans le sens où il a dû constamment faire face à une lutte entre la langue des colonisateurs, le français, et sa langue maternelle, le créole. En conséquence, quoique les récits soient écrits en français, la présence du créole dans la trilogie est un signe de résistance contre les écoles postcoloniales qui ont tenté d'assimiler tous les enfants martiniquais à la langue française et de développer un mépris envers la langue créole. L'absence d'un minimum de traductions et d'explications pour clarifier cette langue première, primordiale dans la trilogie, est sans doute un autre signe de résistance face à l'oppression linguistique du créole par le français.

En somme, la situation linguistique en Martinique est sans aucun doute complexe, mais elle donne aussi l'occasion aux écrivains antillais de mélanger deux langues à l'intérieur d'un seul roman. Chamoiseau écrit principalement en français dans *Une enfance créole*, mais la présence du créole est indéniable montrant qu'il peut choisir d'écrire en français, mais qu'il reste attaché à sa culture antillaise simultanément. L'emploi du français permet aussi d'atteindre un plus grand public et de se faire mieux connaître sur la scène littéraire internationale. D'ailleurs, le titre même de la trilogie, *Une enfance créole*, confirme explicitement les intentions de Chamoiseau.

6.3. L'inclusion et la participation de la communauté martiniquaise

Dans son autobiographie personnelle, Patrick Chamoiseau entend aussi inclure la mémoire fragile de toute la communauté martiniquaise, parce que son autobiographie n'est pas uniquement son histoire à lui seul, mais c'est aussi celle de son pays, la Martinique. Crosta explique que pour beaucoup d'écrivains antillais « [l]e devoir de mémoire dans [l]es récits d'enfance est d'autant plus important car ils évoquent aussi l'historique de leurs communautés respectives » (1998 : 7). Chamoiseau tente de raconter son propre passé, mais il explique dans l'entretien avec Gauvin qu'il tient compte de tous les Martiniquais en même temps :

Toutes les scènes que j'écris, toutes les situations, tous les détails que je choisis de montrer sont des détails qui, me semble-t-il, auraient été choisis par n'importe lequel Martiniquais créole qui est dans cette confluence créole/ français et qui tente d'exprimer une réalité (1997 : 42).

Ainsi, Chamoiseau essaie d'être un représentant de tous les Martiniquais qui peuvent partager son histoire suite à des expériences enfantines semblables. Ce que cherche l'écrivain, c'est de transcrire les « communes enfances » antillaises et dans ce sens, Chamoiseau suppose l'existence d'un rôle autoethnographique dans la littérature (Gehrmann, 2006 : 80). Dans ce cas, l'autoethnographie se définit de la manière suivante :

Autoethnography is a genre of writing and research that connects the personal to the cultural, placing the self within a social context (Reed-Danahay, 1997). These texts are usually written in the first person³ and feature dialogue, emotion, and self-consciousness as relational and institutional stories affected by history, social structure, and culture (Ellis & Bochner, 2000). Reed-Danahay explained that autoethnographers may vary in their emphasis on graphy (i.e., the research process), ethnos (i.e., culture), or auto (i.e., self). Whatever the specific focus, authors use their own experiences in a culture reflexively to look more deeply at self-other interactions (Holt, 2003 : 2).

Dans *Une enfance créole*, les facteurs de l'identité, y compris le sexe, la race, la religion, la langue, la famille, l'histoire, ne sont pas individuels, mais ils sont tous liés à la collectivité. En effet, l'histoire personnelle de Chamoiseau est inséparable de l'Histoire collective de la

³ Il faut noter que cet aspect ne se trouve pas dans la trilogie de Chamoiseau.

Martinique. Même la situation narrative entre en rapport avec l'autoethnographie. Le fait qu'*Une enfance créole* est essentiellement une autobiographie sans « je » montre que Chamoiseau n'écrit pas seulement sa propre histoire, mais celle de la collectivité tout entière. Au sujet de la situation narrative qui n'inclut presque jamais le « je » et son rapport avec la notion de l'inclusion de la population martiniquaise, Emmanuelle Tremblay explique qu'

[...] il est dès lors pertinent d'envisager le « je » [...] comme un « détachement métonymique du nous », dans la mesure où l'autobiographie contribue, tout en recréant les lieux de la mémoire personnelle de l'auteur, à réaffirmer les cadres de référence d'une communauté à laquelle celui-ci cherche à se rattacher par la voie du souvenir (2008 : 177).

L'absence du pronom « je » est sans aucun doute un choix conscient de la part de l'auteur afin de démontrer clairement que ce récit autobiographique n'est pas purement personnel : il est le témoignage de toute une collectivité issue de la même Histoire et des mêmes inégalités historiques. De la même façon, l'utilisation du surnom « le négriillon » reflète le désir de Chamoiseau de donner à cette appellation péjorative une force nouvelle et d'assurer que tous les Martiniquais en tant qu'enfants noirs puissent s'identifier d'une manière ou une autre à son autobiographie. Par ailleurs, en se souvenant de son enfance, Chamoiseau effectue des recherches sur sa propre culture en vue de l'inclure à son projet individuel.

Chamoiseau fait donc appel aux membres de la communauté dans *Une enfance créole*, ce qui reflète son désir de les intégrer à son projet autobiographique. Notamment, dans *Antan d'enfance* et *Chemin-d'école*, il fait plusieurs références à ses « frères » et à ses « partageurs » qui sont censés être les membres de la communauté martiniquaise. Toutefois, la présence des « Répondeurs » tout au long de *Chemin-d'école* est peut-être l'exemple le plus puissant de l'intégration de la communauté dans la trilogie.

Comme un chœur, ces Répondeurs anonymes apparaissent régulièrement et interviennent spontanément tout au long du récit. Avant d'aller plus loin, il nous faut fournir un exemple des Répondeurs dans le but de mieux comprendre comment ce groupe de personnages se situe dans *Chemin-d'école* :

Répondeurs :
De bord à bord
à même hauteur
tu bailles créole
Si le bord change
en plus haut
en plus bas
amarre tes reins
et ton français (CE 69).

Les interventions des Répondeurs se trouvent séparées des autres paragraphes du récit et sont toujours centrées sur la page. Effectivement, le narrateur est continuellement en présence de sa communauté. Le rôle des Répondeurs est donc multiple. D'abord, il existe un rapport proche entre ceux-ci et la mémoire de Chamoiseau. Selon Maeve McCusker, les Répondeurs vérifient la mémoire vacillante de Chamoiseau :

They frequently intervene in order to correct, to rephrase and to authenticate. They act as guarantors for the truth of the occasional detail [...], as well as underwriting the veracity of the project more generally, entering into dialogue with the narrator in his struggle with memory (2007 : 62).

Ainsi, ils participent plusieurs fois au récit pour rendre *Chemin-d'école* plus authentique, parce que la mémoire de Chamoiseau est souvent présentée comme incertaine. Bien que les Répondeurs assurent la validité du récit, ils apportent aussi un élément d'oralité au texte, ce qui est sans doute le rôle le plus notable. En effet, McCusker indique encore que « [...] the primary function of the *répondeurs*, whether they act as witness, interlocutor, devil's advocate, chorus or audience, is to infuse the written text with a sense of orality and rhythm » (2007 : 63). L'oralité est très importante dans la culture antillaise et la présence des Répondeurs confirme cet aspect

oral du récit. Ils témoignent du fait que la vérité historique est avant tout transmise oralement. En outre, en répondant à Chamoiseau tout au long du récit, « [...] they reinvest the written form of autobiography with the rhythmic tones of the spoken word, dialoguing with the narrating subject » (2007 : 63). Par conséquent, les Répondeurs ajoutent une dimension orale à l'autobiographie qui est habituellement un mode d'expression écrit. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà vu, le français est la langue de la littérature et le créole est une langue essentiellement orale. Ainsi, les Répondeurs représentent non seulement la communauté martiniquaise, mais aussi la langue créole.

Pour conclure ce chapitre, l'autobiographie de Chamoiseau n'est pas uniquement son histoire personnelle, mais celle de toute sa communauté martiniquaise. « L'autobiographie collective » est reflétée dans le fait que Chamoiseau accumule les références à sa communauté, qu'il n'utilise presque jamais le « je » et qu'il inclut les Répondeurs qui représentent l'oralité.

En somme, l'autobiographie de Chamoiseau est un texte hybride. Premièrement, la trilogie unit des souvenirs réels et fictifs. Deuxièmement, Chamoiseau joue avec la narration en utilisant plusieurs voix pour raconter son enfance. Ensuite, son autobiographie mélange le français et le créole et par conséquent, l'écriture et l'oralité. Enfin, la trilogie tente d'inclure toute la communauté martiniquaise, montrant que l'histoire du négriillon n'est pas individuelle, mais collective. Au chapitre 2, nous verrons que ce contexte général détermine l'utilisation du patronyme, du surnom et du nom chez Chamoiseau. Car l'étude du nom conduira au cœur du fonctionnement de l'autobiographie postcoloniale.

Chapitre II

Le processus de nomination

1. La dénomination dans l'Histoire antillaise

Une enfance créole de Patrick Chamoiseau est un récit très riche qui nous permet de comprendre le fonctionnement de plusieurs aspects importants de son œuvre, y compris le rapport entre la mémoire et l'imagination, les jeux narratifs, la dénomination, l'hybridité linguistique, ainsi que la présence et le rôle des représentations de la communauté à l'intérieur de l'autobiographie individuelle. Toutefois, dans le contexte plus spécifique de cette thèse, notre étude se concentrera sur un seul aspect assez déterminant du récit d'enfance chez Patrick Chamoiseau : la question du nom propre, et plus précisément, celle de la dénomination en contexte postcolonial.

Dans la culture antillaise, le nom propre a beaucoup d'importance en raison de l'impact de l'esclavage sur l'identité collective et individuelle. Il nous faut d'ailleurs fournir ici, avant de parler de l'œuvre elle-même, un survol historique du nom propre pendant l'époque coloniale afin de mieux rendre compte de l'importance du patronyme et du surnom dans le contexte antillais.

Dès leur arrivée en Amérique, comme le montrent Hocine et Marin, les esclaves africains ont été dépouillés de leur nom propre, et par conséquent, ont perdu leur identité et tout rapport avec leur pays d'origine. Dans la société esclavagiste, les colonisateurs ont donc enlevé le nom originel des esclaves africains, puis ils leur ont redonné un « [...] simple prénom [chrétien] de substitution » (Hocine et Marin, 2012 : 15). Cependant, il est devenu difficile de distinguer les esclaves les uns des autres en raison de l'homogénéité des noms artificiels et génériques attribués à chacun (Lapierre, 2006 : 44). Par conséquent, l'émergence d'un système alternatif de surnoms a servi à faciliter l'identification des Africains (Lapierre, 2006 : 45).

L'oblitération et le don subséquent du nom ont signifié l'inscription du pouvoir du système colonial sur l'identité même, car « [...] donner un nom signifiait exercer son autorité, ou

s'en donner l'illusion, illusion que les administrateurs coloniaux cherchèrent à rendre réelle » (Hocine et Marin, 2012 : 14). Effectivement, le geste d'enlever le nom et de renommer l'esclave selon une autre généalogie montre la puissance symbolique et réelle des colonisateurs et était la première étape pour priver les Africains de leur identité représentée surtout par le nom. Cet effacement du nom est ensuite confirmé et concrétisé par l'école après la fin de l'esclavage. À l'école coloniale, l'enfant descendant d'ancêtres sans nom reste encore sans nom. Dans le prochain chapitre, nous verrons d'ailleurs qu'il y a seulement deux élèves nommés dans la trilogie, un choix sans aucun doute conscient de Chamoiseau pour montrer la persistance de l'effacement du nom qui continue dans le système scolaire « postcolonial ».

L'effacement du nom propre et son remplacement par un prénom démontrent que les Français ont évidemment gommé le patronyme et tous les liens des esclaves transbordés avec le pays d'origine. Le régime esclavagiste supposait que les Africains soient vendus comme neufs, intacts et sans aucune trace de leur passé d'avant le voyage. Cette rupture avec le pays natal dont l'effacement du nom est le symbole est absolument fondamentale pour mettre en place la création d'une société d'esclaves anonymes. Nicole Lapierre explique les effets destructeurs de l'effacement du nom de famille en disant que « [l]e système esclavagiste disloquant lignages et parentés et empêchant la constitution de liens de filiation ou d'affiliation, il n'y avait pas de noms de famille ou de clan dans la condition servile » (Lapierre, 2006 : 44). Ainsi, en interdisant aux esclaves de porter un nom patronymique, le système colonial a brisé le rapport entre les Africains et leurs descendants. En général, l'absence des noms a également permis aux « [...] Blancs de défendre et de protéger leurs noms, en maintenant la discrimination raciale dans la distinction nominale » (Lapierre, 2006 : 45). En effet, les Noirs n'avaient pas le droit de porter les noms des Blancs faisant partie de la colonie (Hocine et Marin, 2012 : 19). Ainsi, dans la

société coloniale, le nom (ou de manière plus appropriée, l'absence d'un nom) sert à distinguer les dominants des dominés. Le nom signifie l'identité et c'est évident que l'époque coloniale a cherché à rendre anonymes les esclaves en les privant de leur nom originel et de leur histoire.

Cependant, un autre épisode nous aide à comprendre le rôle des noms propres dans la société et la littérature antillaise. En effet, l'abolition de l'esclavage en 1848 et la constitution de registres civils ont provoqué l'attribution de patronymes aux esclaves affranchis des Antilles. Selon l'État français, les esclaves n'avaient auparavant aucune identité et la République a reconnu alors le besoin d'attribuer des patronymes dans le but de signaler l'état civil des esclaves (Hocine et Marin, 2012 : 14). Bien que le droit de porter des noms semble annoncer l'égalité, en réalité, l'attribution des noms aux esclaves « [...] permet l'enregistrement et le contrôle des populations par l'administration [...] » (Lapierre, 2006 : 47). Certainement, la nomination des esclaves après l'émancipation ne fait que renforcer le pouvoir de l'État sous le prétexte de garantir la liberté.

Quant au choix du patronyme, les officiers de l'État ont été chargés pour la plupart d'accorder les patronymes aux anciens esclaves. Au lieu d'être un acte sérieux et rempli d'importance, la nomination des esclaves est devenue une sorte de farce, montrant l'incapacité des Blancs d'accepter les Noirs comme de vrais citoyens de l'État (Hocine et Marin, 2012 : 19). Effectivement, Hamid Hocine et Brigitte Marin expliquent que l'attribution d'un nom aux Africains n'était nullement un processus positif :

L'acte administratif de 1848 fut une humiliation supplémentaire infligée par le pouvoir blanc. Le nom donné et enregistré fait le citoyen, certes, mais un citoyen marqué dès l'origine par la stigmatisation et la dérision. Ce nom donné n'affranchit pas comme on pouvait l'espérer, mais aliène d'une manière plus subtile et plus durable (2012 : 19).

Ainsi, même si les esclaves ont reçu un nom pour affirmer leur citoyenneté, les Blancs ont choisi des patronymes insignifiants et dégradants afin de montrer leur supériorité par rapport aux Noirs nouvellement libres. Enfin, les nouveaux patronymes donnés n'avaient presque aucun rapport avec leurs sources africaines. En somme, les esclaves sont devenus des citoyens grâce au nom qui signale l'identité, mais l'attribution du nom arbitraire était seulement une autre façon pour l'État d'infliger la honte et la douleur aux affranchis des Antilles. Par exemple, voici quelques exemples de noms patronymiques caractérisés par des connotations péjoratives : Sauvage, Lafolle, Banal, Linconnu et Serville (Durand, 2011 : 452-453). Entre autres, nous retrouvons Marteau, Arlequin, Bouboune, Negrit et Pasbeau (anchoukaj.org).

L'histoire du nom dans le contexte antillais a donc été sans aucun doute une histoire difficile. De l'effacement du nom africain au début de l'époque coloniale à la dénomination des esclaves par un prénom chrétien jusqu'au don du patronyme arbitraire après l'émancipation, le nom originel des esclaves a subi plein de transformations difficiles et représentatives de l'Histoire des Antilles. C'est la raison pour laquelle Hocine et Marin font référence à la « blessure du nom » (2012 : 13).

Cette « blessure du nom » remonte au colonialisme et elle signifie avant tout le cycle complexe de déconstruction et de reconstruction arbitraire des noms africains. Les colonisateurs ont imposé des patronymes arbitraires et même honteux aux esclaves afin de « [...] s'approprier, clôturer la chose nommée et exercer un pouvoir sur [eux] » (Hocine et Marin, 2012 : 13). Les actes de nommer et de renommer les esclaves par la création de nouveaux noms insultants ont pour résultat de confirmer le statut inégal entre les Noirs et les Blancs. De plus, cette attribution des patronymes a détruit surtout la filiation entre les esclaves affranchis et leurs origines africaines – et cela pour toujours.

Alors, où peut se situer l'écrivain antillais actuel dans ce rapport paradoxal dans lequel les Blancs ont donné un patronyme arbitraire aux Noirs pour signaler leur citoyenneté retrouvée, alors que ce nouveau nom patronymique ne représentait aucune relation avec la terre africaine et ne servait qu'à montrer l'autorité finale des Blancs? Hocine et Marin expliquent qu'en raison de l'absence de cette référence à l'origine, le rôle de l'écrivain antillais est de « [...] redonner une Histoire à son peuple » (Hocine et Marin, 2012 : 14). Pour ce faire, les auteurs reformulent l'Histoire et accordent beaucoup d'importance au nom qui est intimement lié à l'identité antillaise. Hocine et Marin font d'ailleurs remarquer la puissance du nom dans la littérature antillaise :

Nommer, pour les écrivains antillais, c'est d'abord faire exister, tirer de l'ombre ceux que la traite a humiliés. Si l'esclavage est l'une des formes les plus extrêmes, et les plus révélatrices de la relation de domination, le travail sur le nom qui s'y pratique a valeur exemplaire parce que le marquage par le nom en fut une pratique constitutive (2012 :18).

L'écriture devient ainsi un outil nécessaire pour révéler l'Histoire vraie de la nomination des esclaves, qui est souvent déguisée derrière la notion que les Blancs ont accordé « [...] le cadeau de l'abolition » (Hocine et Marin, 2012 : 18) aux Noirs en leur attribuant un nom. L'écriture donne aussi l'occasion aux écrivains d'inventer des personnages qui résistent à l'imposition du patronyme donné par l'État. Comme le montrent encore Hocine et Marin, *Le Quatrième siècle* (1964) d'Édouard Glissant est un ouvrage notable qui reformule l'histoire de la dénomination antillaise. L'acte de nommer les Noirs après l'abolition de l'esclavage constitue l'essentiel de ce roman de Glissant (Hocine et Marin, 2012 : 20). Le personnage principal, Longoué, fait partie de la classe privilégiée des Noirs qui peuvent choisir leur nom après l'émancipation. Glissant concède le pouvoir à Longoué de choisir son propre patronyme et conséquemment, il « [...] réécrit l'Histoire et propose, même si les familles comme les Longoué ne furent pas les plus

nombreuses, une image de dignité qui impose le respect » (Hocine et Marin, 2012 : 20). En réalité, *Le Quatrième siècle* est un parfait exemple de la revendication de l'identité antillaise grâce au choix du nom qui rejette l'imposition d'un patronyme donné par l'État français. En somme, grâce à la littérature, l'écrivain antillais se trouve dans une position de pouvoir symbolique dans laquelle il peut recomposer l'histoire de la nomination des esclaves afin de redonner une identité à ceux qui, dans le passé martiniquais, l'avaient complètement perdue au système colonial.

Glissant n'est pas le seul écrivain antillais à avoir abordé l'importance du nom dans le contexte esclavagiste. Effectivement, en s'inspirant des idées clés de Glissant sur le nom, Patrick Chamoiseau a aussi écrit directement sur le nom propre et sur la centralité du patronyme et du surnom pour l'identité martiniquaise.

2. Patrick Chamoiseau sur le nom propre

En 2011, en effet, Patrick Chamoiseau a rédigé une importante préface intitulée « Les noms de la digenèse » pour le livre *Les noms de famille de la population martiniquaise d'ascendance servile : Origine et signification des patronymes portés par les affranchis avant 1848 et par les « nouveaux libres » après 1848 en Martinique* de Guillaume Durand. Publié chez l'éditeur L'Harmattan, ce texte, comme le titre le suggère, fournit des renseignements, des définitions, ainsi que des commentaires très pertinents sur l'étymologie des patronymes (souvent non africains) attribués aux affranchis de la Martinique avant et suite à l'abolition de l'esclavage.

2.1. La digenèse

Dans cette introduction, Chamoiseau parle surtout de *la digenèse*. Il s'agit d'une notion qu'Édouard Glissant a développée dans son essai intitulé, *Traité du Tout-Monde*, publié en 1997.

Chamoiseau fournit une explication de la digenèse d'après sa lecture de Glissant :

[...] [L]e poète nous explique que les modalités de notre émergence au monde ouvrent non pas à un absolu identitaire, à racine unique et exclusive de l'Autre, mais à un référentiel de diversités ouvertes, le plus souvent inattendues, toujours imprévisibles. Les noms en digenèse résonnent d'une multiplicité étonnante de sources, de cultures, avec des hasards et des nécessités qui souvent ne sont plus en rapport avec le phénotype de ceux qui les portent [...] (2011 : 7).

Chamoiseau explique que la digenèse signifie avant tout qu'un seul point de genèse antillaise ne peut s'appliquer à l'imaginaire martiniquais, car les Antillais sont issus d'une diversité de sources, d'une créolité. En d'autres termes, l'Histoire des Antilles n'a pas suivi le modèle « classique » de la naissance unique à l'identité. C'est-à-dire qu'en raison de l'Histoire esclavagiste, il n'existe ni un moment fondateur ni une filiation unique et linéaire unifiant toute la population. La traite négrière, la dispersion et l'esclavage des Africains ont plutôt mené à l'hybridité de l'identité antillaise : une identité à la fois africaine et européenne sur les plans culturel, religieux et linguistique, comme nous le notions au premier chapitre.

Conséquemment, les événements historiques ont eu, selon Chamoiseau, un impact décisif sur la patronymie antillaise qui souffre actuellement du manque d'un seul point de référence identitaire. Dans ce cadre, Chamoiseau indique que les noms en situation de digenèse « [...] se trouvent en décalage, voire en rupture, avec l'époque considérée, ou la localisation géographique » (2011 : 7). Effectivement, les patronymes attribués aux affranchis par les officiers de l'état civil après l'abolition ne représentent aucune trace de filiation avec leurs origines géographiques— l'Afrique. Cependant, bien que les sources africaines ne soient pas représentées explicitement dans les patronymes antillais, la trace africaine est inscrite dans

l'histoire du nom derrière les patronymes arbitrairement imposés par les vainqueurs. Comme l'autobiographie, le nom est donc un espace fragile où la vérité de l'histoire émerge malgré tout.

2.2. Les « noms serrés » et les « noms criés »

Dans cette préface de 2011, Chamoiseau évoque également ce qu'il appelle les « noms serrés » : il s'agit des surnoms secrets que les esclaves s'attribuaient les uns les autres et qui étaient inconnus des maîtres pendant l'esclavage. Selon Chamoiseau, ces noms « [...] constituaient une sorte de résistance, ou de simple fidélité à une mère, une grand-mère, une lignée de femmes brisées » (2011 : 8). Pour l'écrivain, les « noms serrés » reflètent une fidélité à la lignée maternelle sans doute associée à l'Afrique et confirme l'absence d'une référence au père. Nous y reviendrons au chapitre 3. Les esclaves se sont attribué ces noms secrets plus positifs pour créer une nouvelle identité clandestine qui rejetait l'attribution du nom par la société dominante. Par conséquent, quoique les Blancs aient tenté d'effacer toute l'identité des Noirs, les esclaves ont réussi à en préserver une partie sous la forme d'un « nom serré » qui servait à remettre en question l'autorité coloniale et tout le système de dénomination. Chamoiseau explique ainsi l'importance de ces noms secrets :

Les noms serrés ne constituaient sans doute pas des lignées, mais des ancrages de dignité au cœur du devenir imprévisible. [...] Ils avaient dû circuler en douce, se déformer, se maintenir vaille que vaille, pour émerger au grand jour devant les scribes d'état civil. Mais dans leur silence, leur déformation ou leur discrétion, ces noms serrés avaient renforcé ce que les temps esclavagistes nous ont amené comme pleine modernité : *l'individu*. L'individu qui apparaît sans genèse, sans mythe fondateur, sans lignée impérieuse d'une figure d'ancêtres [...] (2011 : 9).

Coupé de toute genèse, l'esclave a tout de même par son surnom accédé à l'individualité et à la dignité. Les noms secrets ne signalaient aucune filiation africaine; cependant, ces noms révélaient la complicité des esclaves qui ont créé des surnoms ensemble afin de prendre en

charge leur identité refusée par les colonisateurs dès leur arrivée forcée dans les îles. Ce « nom serré » signifie en fait un rejet du nom imposé parce que les « [...] noms secrets invalidaient silencieusement les surnoms de servitude ou les petits noms de savanes » (Chamoiseau, 2011 : 8). Bien que l'absence du nom n'empêche pas la communication de l'Histoire collective du peuple par le biais du récit oral, les Noirs sont sortis de l'esclavage quand même comme des individus qui n'avaient pas d'Histoire collective en raison de l'absence de parenté sous la forme du nom. Pour eux, tout récit autobiographique semblait impensable, puisqu'il n'avait pas d'origine connue. Toutefois, les esclaves ont trouvé une sorte de solidarité dans le fait qu'ils partageaient cette histoire complexe de dénomination. En conséquence, la relation proche entre les Noirs s'est trouvée notamment représentée dans le « nom serré » positif qui servait à symboliser à la fois la rupture de filiation des Antillais et la communauté nouvelle qui partageait malgré tout cette réalité des noms africains perdus pendant la colonisation.

Dans la prochaine partie de son analyse de la dénomination dans le contexte antillais, Chamoiseau oppose ensuite le nom *serré* au nom *crié*. Il explique que lorsqu'on appelle ou nomme quelqu'un en créole, on est en train de le crier (2011 : 9). De plus, Chamoiseau explique que « [l]a langue [créole] n'a conservé que ce terme comme équivalence pour le fait d'être nommé ou appelé » (2011 : 9). Cela suggère que « crier » est encore en créole une action qui appartient aux maîtres français, une trace dans le langage actuel de la relation maître-esclave. Chose intéressante pour notre lecture de l'autobiographie, Chamoiseau relie la question du nom crié à sa propre enfance en indiquant que sa mère interdisait aux enfants de crier leur nom. Chamoiseau explique le rapport oppositionnel entre le nom serré et le nom crié et pourquoi le second était prohibé au sein de sa famille pendant son enfance :

Dessous le nom crié, j'aime à imaginer le nom murmuré, le nom muet, *le nom serré*, cette vibration sonore avec laquelle on vit ce que l'on est vraiment, ce que

l'on conserve de soi, ou ce vers quoi on tend. Ma mère ne voulait pas que l'on crie notre nom, car il fallait nous construire avec dans [sic] une architecture intime, et qui d'être trop vite révélée, partagée, risquait de nous détruire (2011 : 9).

Le nom crié représente ainsi le surnom donné par les maîtres coloniaux aux esclaves quand ils les appelaient dans les champs, surtout pour les réprimandaient. Le nom crié n'est pas le nom inscrit dans les registres civils, mais ce nom contient toute la charge d'inégalité et de violence véhiculée par le système colonial. D'autre part, le nom secret est celui qui est le plus près de l'identité des Noirs, c'était son « architecture intime », car le nom serré était inventé entre les esclaves afin de créer une nouvelle identité détachée des noms imposés sévèrement et injustement par les colonisateurs. L'interdiction de crier le nom symbolise surtout l'importance transgressive du nom qui est « [...] une part très précieuse et très menacée de soi » (Chamoiseau, 2011 : 8). L'effacement du nom pendant l'époque coloniale a annihilé le lien de filiation entre les Antillais et leurs sources africaines et c'est la raison pour laquelle le nom est devenu paradoxalement une partie indispensable de l'identité qu'il faut protéger avec soin. Aucun récit autobiographique, aucun récit d'enfance ne sont possibles sans la recherche du « nom serré », le nom secret qui révèle l'identité interdite.

2.3. Paradoxe de la dénomination après l'émancipation

Chamoiseau termine cette préface en évoquant un paradoxe entre les noms injurieux attribués aux esclaves après l'abolition et transmis d'une génération à l'autre même aujourd'hui et la fierté de porter ces noms souvent pénibles :

Quant à ces noms difficiles, infâmant, ridicules, injurieux, que tant de familles continuent de porter, j'aime à imaginer qu'ils attestent d'une sorte d'inaltérable fierté, de celles qui assument la pleine mémoire de ceux qui ont souffert, et qui malgré cette boue originelle *n'ont pas été salis*. Ceux qui ont été capables

d'habiter l'insulte pour en faire un éclat : une exigence du vivre au mieux humain possible (2011 : 9).

Les noms arbitraires attribués aux esclaves affranchis sont presque toujours honteux et injurieux; cependant, comme Chamoiseau le souligne, ces noms péjoratifs attestent d'une Histoire et une mémoire riches de la vie de ces ancêtres qui ont souffert et même résisté à l'autorité coloniale.

En ce qui concerne la résistance à la société coloniale, les nègres marrons sont des figures importantes dans l'imaginaire antillais en raison de leurs luttes contre la société coloniale. D'après G. Debien, « [o]n appelait marrons les esclaves qui s'enfuyaient de la plantation ou de la maison de leur maître » (1966 : 3). Les marrons ont ainsi rejeté leur condition difficile en tant que travailleurs sur les plantations et ils ont refusé la subordination. Debien ajoute qu'un grand nombre des marrons antillais français ont cherché refuge à l'extérieur de la Martinique et la Guadeloupe, souvent à la Dominique ou à Sainte-Lucie (1966 : 28). En effet, Debien explique qu'un groupe de marrons en particulier « [...] » fond[a] près de Santo-Domingo la bourgane [sic] de Saint-Laurent des Mines, au nom de la nation africaine à laquelle ils appartenaient. Même au delà de la frontière, les marrons restaient donc groupés selon leur origine ethnique ou linguistique » (1966 : 30). Dans ce cas, les marrons se sont donc échappés des plantations et ils ont également repris leur identité en ressuscitant le nom de leur nation africaine qui avait été effacé et supprimé dès le début de l'esclavage. Par conséquent, les nègres marron représentent la résistance à l'oppression coloniale et la revendication de leur identité se fait à la fois à travers la fuite, la réanimation du nom perdu, ainsi que leur solidarité.

Les difficultés de porter des noms ridicules sont éclipsées par la fierté de familles antillaises qui commémorent ainsi la souffrance de leurs ancêtres. Alors, bien que ces patronymes transmis sans interruption ne soient pas explicitement africains, l'Histoire difficile de l'esclavage se trouve cachée dans les noms de familles antillais qui parlent toujours subtilement

du passé. Même s'il est le signe du mépris, le surnom devenu patronyme aujourd'hui est le témoignage de la résilience des populations antillaises devant l'oppression. Pour Chamoiseau comme pour Glissant, il s'agit de dépasser les atrocités du passé colonial sans les nier, sans les faire disparaître de la conscience. En effet, Glissant explique que le passé continue à marquer les Antilles et l'écrivain joue un rôle prépondérant dans ce projet commémoratif :

Le passé, notre passé subi, qui n'est pas encore histoire pour nous, est pourtant là (ici) qui nous lancine. La tâche de l'écrivain est d'explorer ce lancinement, de le « révéler » de manière continue dans le présent et l'actuel. Cette exploration ne revient donc ni à une mise en schémas ni à un pleur nostalgique. C'est à démêler un sens douloureux du temps et à le projeter à tout coup dans notre futur, sans le recours de ces sortes de plages temporelles dont les peuples occidentaux ont bénéficié, sans le secours de cette densité collective que donne d'abord un arrière-pays culturel ancestral (1997 : 226-227).

Le passé angoissant des Antilles reste donc très présent dans l'imaginaire martiniquais et Glissant met l'accent sur l'importance de l'écrivain qui peut réanimer l'Histoire et assurer qu'elle n'est jamais oubliée.

Dans la courte préface qu'il a préparée pour l'ouvrage de Durand, Chamoiseau soulève donc des concepts importants au sujet du nom propre dans le contexte martiniquais : la digenèse, le nom serré, le nom crié, ainsi que la situation paradoxale de porter un nom qui était imposé, mais qui représente aussi la fierté en raison de l'histoire très complexe de la nomination en Martinique. Comme nous venons de le voir, le nom propre est sans nul doute un thème important à étudier dans le contexte antillais. De plus, grâce à la préface, nous apprenons que Chamoiseau lui-même est aussi préoccupé par la question du nom propre. Mais, afin de mieux étudier les surnoms et les patronymes dans la trilogie autobiographique *Une enfance créole* de Chamoiseau, il nous faut maintenant parler brièvement de l'étude théorique des noms propres : l'onomastique.

3. L'onomastique

Selon Hocine et Marin, « [d]onner un nom [...] : c'est faire exister une réalité qui ne l'était pas auparavant » (2012 : 15-16). Ainsi, le nom a une fonction indispensable : la confirmation de l'existence individuelle et collective est rendue possible grâce au nom qui certifie l'identité d'un individu. Sans nom, cet individu est essentiellement inexistant et évidemment anonyme à cause de la relation incontestable entre le nom et l'identité.

La discipline théorique qui étudie la complexité des noms s'appelle l'onomastique. Ce terme vient du grec *onoma* qui signifie *nom*. L'onomastique comprend diverses sous-catégories, y compris l'anthroponymie (l'étude des noms des personnes), la toponymie (l'étude des noms des lieux), l'ethnonymie (l'étude des noms d'un peuple), etc. Dans le cadre de cette thèse, nous nous intéressons surtout à l'anthroponymie. L'onomastique est une science interdisciplinaire qui est liée à d'autres sujets, y compris l'histoire, la linguistique, les études littéraires, la philosophie et la religion.

Dans son ouvrage consacré à l'étude des noms, Frank Nuessel fait référence au rapport entre ceux qui donnent le nom et ceux qui le reçoivent (1992 : 3-5). En effet, les relations de pouvoir entrent en jeu lorsque nous considérons comment l'individu qui possède l'autorité de nommer exerce son pouvoir sur l'autre en lui attribuant un nom. Pour cette raison, l'onomastique est une science particulièrement pertinente à l'étude du roman antillais, car pendant et même après l'esclavage, les Blancs ont attribué des noms aux Noirs, créant ainsi un rapport d'inégalité. En outre, comme nous l'avons déjà vu, le nom (surnom et patronyme) est sans doute l'aspect le plus important de l'identité antillaise en raison du système colonial qui a véritablement changé le nom propre pour toujours et surtout, pour Patrick Chamoiseau, la possibilité même de l'individualité. Nuessel explique que « [o]ur identities, who and what we are, how others see us, are greatly affected by the names we are called and the words with which we are labelled [...]».

To be named by someone else means that that person can and will exert control over our existence » (1992 : 3). Le nom et l'identité vont de pair et le droit de nommer quelqu'un signale la capacité d'affirmer et d'inscrire dans la loi l'existence et l'identité d'un individu. Dans le contexte antillais, l'acte de nommer était réservé aux colonisateurs et en attribuant des noms aux Noirs, ceux-ci ont non seulement exercé leur pouvoir, mais ils ont aussi simultanément pris avec force le contrôle de l'identité des nouveaux affranchis. La place que le nom occupe dans le roman antillais provient sans aucun doute de l'histoire complexe de la dénomination qui a garanti un rapport d'inégalité entre les colonisateurs et les Africains. L'importance incontestable du nom dans le contexte antillais démontre que l'onomastique est un outil d'analyse essentiel qu'il faut exploiter.

Il y a trois types de noms propres dont il sera question dans notre analyse plus spécifique de la trilogie au troisième chapitre: le patronyme, le surnom et le pseudonyme. Ces trois parties du nom propre seront définies en détail dans les paragraphes suivants à l'aide d'une lecture de certaines pages du livre très récent de Gérard Pommier sur cette question. Ce livre très difficile n'est pas toujours pertinent en ce qui concerne le contexte postcolonial, mais il nous offre les termes nécessaires pour discuter du symbolisme du nom dans le récit d'enfance chez Chamoiseau.

En 2013, Gérard Pommier publie un ouvrage très intéressant intitulé *Le nom propre : Fonctions logiques et inconscientes*. À l'aide de sa formation en psychanalyse, Pommier remet en question l'importance de l'histoire et le symbolisme du nom propre. La grande faiblesse de l'analyse de Pommier réside dans l'omission des expériences féminines et de l'esclavage. Cependant, bien que l'ouvrage de Pommier ait ignoré ces deux éléments importants, l'étude

contient quand même des concepts qui seront certainement utiles dans l'analyse d'*Une enfance créole* de Chamoiseau.

4. Les sous-ensembles du nom propre

Nous avons tendance à penser que le nom propre est une chose unidimensionnelle, mais en effet, le nom est une combinaison complexe de diverses catégories qu'il faut analyser. Afin de saisir la complexité du processus de nomination, Pommier divise le nom propre en trois catégories qui remontent au système d'identification romain : le prénom, le nom de famille ou le patronyme et le surnom. Selon l'auteur, « [...] ces trois sous-ensembles du nom propre fonctionnent conjointement comme un symbole trine mais unique » (2013 : 94). Pour faciliter l'analyse du nom propre, Pommier traite chaque partie du nom individuellement.

L'auteur commence par le prénom qui est la partie *donnée* du nom. D'après lui, le prénom est un don gratuit, mais également obligatoire parce que la loi oblige les parents à donner un nom à leurs enfants (2013 : 121). Au prénom s'ajoute d'habitude un deuxième et un troisième prénom qui sont souvent les noms des grands-parents décédés, signalant ainsi la nature symboliquement héréditaire du nom donné à l'enfant (Pommier, 2013 : 144). Les parents ont le droit de choisir les prénoms pour leurs enfants et ces noms « [...] proviennent souvent de cultures anciennes et ils n'ont pas suivi le même cheminement que les patronymes » (Pommier, 2013 : 139). Le prénom est choisi librement, tandis que le patronyme est transmis de façon intergénérationnelle.

Par ailleurs, le nom de famille, ou le patronyme, est la partie du nom que les parents, et notamment le père, *transmettent* aux enfants. Le patronyme symbolise la filiation patrilinéaire et Pommier confirme cette notion en expliquant que « [m]ême lorsque le patronyme signifie une

certaine chose, sa caractéristique est de ne plus la désigner. Il dit la filiation, c'est tout » (2013 : 24). Ainsi, le patronyme signale surtout la lignée d'une famille qui peut retracer ses origines. Néanmoins, nous verrons que ce rapport entre le patronyme et la filiation n'est pas applicable à la situation antillaise, puisque le patronyme antillais signifiera au contraire la rupture de toute filiation. Nulle part, Pommier n'envisage qu'il puisse y avoir une « digenèse » comme celle que Patrick Chamoiseau imaginait dans sa préface de 2011 sur le nom antillais.

Dans l'ouvrage de Pommier, une moins grande importance est accordée au fonctionnement du surnom. C'est pourtant un sujet très important dans le contexte de la traite des esclaves. D'après Pommier, le surnom est acquis grâce à une « caractéristique symptomatique » (2013 : 169). Effectivement, le surnom provient souvent d'un trait qui sert à identifier le sujet (Pommier, 2013 : 169). Souvent le surnom présente des connotations négatives qui provoquent les moqueries incessantes des autres. En outre, étant donné que le surnom n'est ni donné ni transmis, il « [...] pèse moins lourd que le modeste prénom, et il ne permet pas non plus de s'orienter comme l'étoile du patronyme » (Pommier, 2013 : 168). Le surnom est donc quelque chose de singulier qui appartient seulement à l'individu qui le porte. Toutefois, pour notre analyse, ces définitions du surnom ne seront pas suffisantes, parce qu'elles ne tiennent pas compte de la dimension historique du surnom. Nous avons déjà vu que, dans le contexte antillais, le surnom pèse au contraire très lourd dans la construction identitaire. Le surnom reflète la filiation historique avec l'esclavage.

Enfin, Pommier consacre une partie de ce chapitre à une autre catégorie du nom : celle du pseudonyme. L'auteur explique que le pseudonyme « [...] « remplace » alors le nom du père, en particulier pour signer une œuvre » (2013 : 169). En effet, le pseudonyme est une sorte de refondation du nom patronymique qui remet en question la signification et l'importance du

patronyme. D'ailleurs, Pommier explique que cet acte de refaire le patronyme signale que « [...] pour eux [les créateurs] le nom propre, tel qu'il leur a été transmis, était impropre à leur action : il leur en a fallu un autre pour signer leurs œuvres » (2013 : 173). Donc, la transmission du nom patronymique est problématique pour les artistes et plusieurs ne sont pas en mesure d'adopter leur patronyme comme le leur.

Dans le contexte antillais, la création d'un pseudonyme par des écrivains est particulièrement révélatrice parce qu'elle démontre un rejet évident du patronyme imposé par les colonisateurs après l'émancipation. Effectivement, nous verrons dans le prochain chapitre que Chamoiseau a inventé son propre pseudonyme (« Oiseau de Cham ») et, en refondant son nom de famille, il résiste au patronyme qui lui a été transmis par la force de la société esclavagiste. En même temps, il préserve le nom de « Chamoiseau » comme auteur et personne, sans doute pour respecter l'histoire difficile inscrit dans son patronyme.

Pour résumé, Pommier explique que le prénom est donné, le patronyme est transmis et le surnom est acquis (2013 : 29). Le pseudonyme occupe également une partie importante de l'analyse de Pommier parce que la reconstruction du nom de famille indique un désir de se débarrasser du patronyme (et indirectement du père) que les individus estiment problématique. Il nous faut maintenant discuter du rapport entre le patronyme et le père en raison de l'importance de celui-ci dans le contexte antillais.

4.1. Le nom comme indice de filiation

Avant de considérer le lien entre le patronyme et le père, il faut reconnaître que Pommier se situe dans une tradition occidentale où le patronyme signifie surtout la filiation. Cependant, dans le contexte antillais, le rapport stable et permanent entre le nom du père et la parenté qui

caractérise le monde occidental est problématique et il serait impossible de réaliser l'analyse du rapport entre le patronyme et le père sans tenir compte de ces différences culturelles majeures. Effectivement, dans la tradition occidentale, la filiation s'effectue dans la continuité tandis que dans le contexte antillais, la filiation a été rompue pour toujours. Dans l'imaginaire antillais, la notion du rapport de la filiation patrilinéaire est complètement absente en raison de l'esclavage qui a brisé le lien de parenté. Par conséquent, il faut discerner que l'analyse de Pommier portant sur la relation indéniable entre le nom de famille et le père ne reflète pas concrètement la situation antillaise.

En général, le patronyme représente surtout le lien de parenté entre les générations. Pour Pommier, il « [...] symbolise la transmission du nom de l'Ancêtre [mort] » (2013 : 34). Dans ce sens, le patronyme signifie une absence, ce qui est particulièrement éclairant dans le contexte antillais en raison de l'absence réelle d'un récit fondateur qui relie les Antillais à leurs ancêtres. Rappelons que, dans les Antilles, la généalogie souffre du manque de « père source » et le patronyme que les Antillais portent aujourd'hui ne remonte pas à leurs origines africaines. Ainsi, le nom de famille annonce l'absence du *vrai* patronyme qui représenterait plutôt la lignée africaine. Le nom patronymique antillais actuel n'est plus qu'une trace qui sert de rappel de l'histoire complexe de la dénomination remontant au début de l'époque coloniale et ensuite à l'abolition de l'esclavage. Effectivement, le patronyme qui reliait les Antillais aux sources africaines véritables est à jamais absent et le lien de filiation entre les descendants des Africains soumis à l'esclavage et leurs ancêtres ne se concrétisera jamais à cause du patronyme imposé sévèrement et arbitrairement par la société coloniale.

Selon certains concepts empruntés à Gérard Pommier, on pourrait dire que le patronyme antillais fonctionne en tant que monument au père symboliquement mort et la transmission

intergénérationnelle du patronyme signifie aujourd'hui que le père transmet une identité substitutive à son fils. Effectivement, le nom propre, « [c]'est un messager qui vient de loin » (Pommier, 2013 : 93). Dans la culture antillaise, cette analyse ne fonctionne pas parfaitement. Chez Pommier, pour que le fils soit en mesure d'adopter ce patronyme, le père doit disparaître dans un sens symbolique. Effectivement, la filiation se produit uniquement lorsque le père « meurt » et cette mort symbolique du père annonce que le fils peut accepter son patronyme et en faire son identité.

Cependant, la prise du patronyme dans le contexte antillais est beaucoup plus complexe en raison de l'Histoire des Antilles remontant à l'esclavage et l'effacement subséquent du patronyme africain. Pour Chamoiseau, cette filiation rompue par un effacement réel du père, est problématique et chargée de conflit. Les Antillais sont incapables d'adopter complètement le patronyme dont ils ont hérité vu que le nom du père est une imposture, un faux nom que les colonisateurs ont attribué aux Africains transbordés – les ancêtres des Antillais. En même temps, l'écrivain peut jouer avec cette fausse filiation, en tuant symboliquement le père esclavagiste. La mort symbolique du père lui donne la capacité de transformer et de décomposer ce patronyme qui ne lui convient pas, qui représente l'imposture fondamentale sur laquelle l'identité antillaise s'est construite. Nous verrons dans le prochain chapitre que Chamoiseau déforme son patronyme, le déconstruit afin de déstabiliser et de contester le pouvoir colonial qui a arbitrairement imposé son nom à ses ancêtres africains et indirectement à tous leurs descendants aujourd'hui.

Pour mieux comprendre ces différences, nous nous tournerons du côté des théories anthropologiques de la nomination. D'abord, Guillaume Durand consacre une partie de son étude très étendue portant sur les noms de famille martiniquais aux surnoms péjoratifs. Durand indique

clairement que les surnoms qui ont des connotations péjoratives ou injurieuses peuvent être classés dans sept catégories que nous reproduirons telles quelles ici : 1) la couleur; 2) une caractéristique physique; 3) une caractéristique de « personnalité »; 4) l'injure à l'état brut, avec parfois l'utilisation de mots grossiers, sous forme directe, d'anagrammes ou de palindromes; 5) l'utilisation du nom commun ou d'un adjectif n'ayant pas en soi un sens péjoratif, mais qui en acquiert un dès lors qu'on l'emploie pour désigner une personne; 6) l'utilisation du nom commun ou groupe nominal en relation avec la provenance ou la situation de l'esclave; et 7) un nom donné en rapport avec les circonstances de dation dans le bureau de l'état civil, et c'est une spécificité des actes d'individualité (Durand, 2011 : 452-453). Si cette liste peut être utile pour la classification, elle n'est pas suffisante pour notre analyse du récit d'enfance et du processus de nomination chez Patrick Chamoiseau. Il faudra aussi faire appel aux travaux de Nicole Lapierre.

En 1995, Lapierre, anthropologue française, a publié *Changer de nom*. Nous nous appuyerons sur l'édition revue et augmentée qui est apparue en 2006. Cet ouvrage retrace les changements du nom en France et ce que ces changements signifient au niveau identitaire pour les individus qui choisissent d'altérer leur nom. En outre, Lapierre analyse les raisons pour lesquelles les individus décident de changer leurs noms et les lois françaises qui exercent une influence sur l'autorisation de changer de nom.

L'ouvrage de Lapierre est particulièrement utile pour l'étude des noms propres, car son auteure consacre une partie de son étude à l'anthroponymie antillaise. Dans le cadre de cette thèse, le nom propre aux Antilles occupe une place évidemment très importante et Lapierre reconnaît la valeur du développement de noms antillais :

Cette création de l'anthroponymie antillaise, au-delà de ses particularités et curiosités, est extrêmement intéressante car elle révèle, en une sorte de précipité historique, d'une part ce que furent la formation et la transformation des noms de famille, en France et en Europe, sur la longue durée, d'autre part l'importance

symbolique et sociale décisive du système anthroponymique formé du nom et du prénom. [...] [L]’exemple antillais [...] montre qu’on ne peut pas réduire le contrôle de l’état civil et de l’immutabilité des noms à une mesure d’ordre public, imposée par l’État et assurant son emprise sur les individus. C’est en effet méconnaître que l’accès généralisé à l’identité civile est aussi lié à une transformation des rapports sociaux, du statut des personnes et du lien politique qu’il contribue en retour à solidifier (2006 : 47-48).

Pour Lapierre, l’attribution des noms aux esclaves après l’abolition de l’esclavage démontre surtout l’évolution de la société qui devient plus égalitaire. De plus, bien que les noms soient imposés aux Noirs par l’État, le don des noms reflète l’évolution vers une sorte de rapport équilibré en raison de l’attribution des noms qui a sorti les esclaves de l’anonymat. Cependant, il faut se méfier des conditions dans lesquelles ces noms ont été attribués et des noms eux-mêmes qui ont été choisis pour les nouveaux affranchis par la société dominante après l’esclavage. Ces noms qui sont aujourd’hui transmis d’une génération à une autre sont souvent l’objet de moquerie ou de stigmatisation à cause de l’attribution des patronymes choisis arbitrairement.

4.2. La stigmatisation nominale

Dans une partie de cette étude très complète, Lapierre parle de la notion du stigmaté. En s’appuyant sur les études d’Erving Goffman, Lapierre fournit une définition de ce terme important :

[Il] désigne un attribut, visible ou non, susceptible de jeter un discrédit profond sur celui qui en est porteur. Ce n’est évidemment pas l’attribut en lui-même qui est invalidant, mais la façon dont il est reconnu comme tel dans les relations interpersonnelles. [...] [Il] y a les stigmates tribaux que sont la race, la nationalité et la religion, qui peuvent se transmettre de génération en génération et contaminer également tous les membres d’une famille (2006 : 287).

Le stigmaté est donc un élément surtout négatif attaché à l’identité et les rapports entre les individus déterminent son effet et sa force. Les relations sociales jouent donc un rôle important en décidant comment le stigmaté attaché au nom d’un individu sera perçu dans la société.

Lapierre souligne le fait que les stigmates n'impliquent pas seulement un individu, mais ils peuvent avoir un effet négatif sur plusieurs personnes parce que la transmission du nom d'une génération à une autre assure la perpétuation du sens négatif associé au nom. Dans le contexte antillais nominal, l'attribution de noms ridicules aux esclaves après l'émancipation continue à marquer les familles même aujourd'hui et le stigmate attaché au nom a un effet négatif sur chaque génération qui hérite du nom de famille injurieux. Effectivement, le stigmate négatif attaché au patronyme qui est transmis de façon intergénérationnelle devient une trace de l'histoire même de la dénomination dans les Antilles. En outre, en s'appuyant toujours sur les analyses de Goffman sur la stigmatisation, Lapierre précise que le stigmate « [...] est visible comme un trait physique, héréditaire comme un tare, codé comme un symbole et, de surcroît, cristallisé sur le signe le plus patent de l'identification individuelle et sociale; il enserre l'individu et le déconsidère tout entier » (2006 : 288). Le stigmate devient une partie intégrale du nom et par conséquent, de l'identité qui caractérise l'individu négativement. Attaché au nom, il est ainsi plus important que l'individu même et dès lors, cet individu devient secondaire à son propre nom. Afin d'échapper au traumatisme nominal, Lapierre explique que le changement du nom est effectivement une manière d'effacer le stigmate attaché à la nomination (2006 : 289). Toutefois, le changement du nom provoque sans doute à son tour des effets négatifs au niveau psychologique et social sur l'individu qui décide de porter une nouvelle identité qui le détache alors de son histoire. Lapierre a mené des entretiens avec des individus qui ont modifié leur patronyme dans le but d'effacer le stigmate qui est attaché à leur nom. Cependant, elle démontre que le changement du patronyme est un processus complexe :

Les dimensions psychologiques et sociales sont ici profondément intriquées, car la disqualification de l'ordre paternel et le processus de désidentification qui l'accompagne, s'ils résultent d'un rapport de forces dans la famille et dans la société, sont en même temps cause et effet d'une fragilité affective. Le désarroi

s'approfondit quand s'ajoutent abandon paternel et stigmatisme du nom car ces deux formes de délégitimation induisent une double dévalorisation (2006 : 206-207).

Le changement du nom reflète ainsi un rejet des origines et sa transformation démontre que l'individu souhaite refuser l'identité qui lui a été transmise arbitrairement. La modification du patronyme lui donne l'occasion de réinventer une l'identité qui commence surtout avec le nouveau nom qui n'a aucune trace de filiation avec la parenté.

Changer de nom est également « [...] une façon de contester toute place assignée par un nom, y compris sur le versant de la reconnaissance identitaire » (Lapierre, 2006 : 295). Dans le contexte antillais, la refondation du nom montre surtout un rejet de la société coloniale qui a imposé des noms arbitraires aux Noirs. De la même manière, la création des pseudonymes fonctionne sur le plan symbolique pour montrer un rejet du patronyme infligé par les colonisateurs pour signaler l'infériorité des Noirs par rapport aux Blancs. Le pouvoir et la supériorité des Blancs sont donc inscrits essentiellement dans l'acte de nommer.

Bref, Lapierre accorde une grande importance à l'anthroponymie antillaise en raison de sa capacité éventuelle de changer des relations sociales entre les colonisateurs et les colonisés. Toutefois, un tel changement ne s'est jamais produit, et nous verrons que, dans l'œuvre de Patrick Chamoiseau, les personnages continuent de souffrir de la délégitimation de leur nom. En général, le stigmatisme nominal a un effet négatif sur l'identité et l'acte de changer de nom devient une façon de supprimer la stigmatisation nominale et de rejeter le nom assigné, ce qui est très pertinent dans le contexte antillais.

5. Le surnom

Dans le contexte antillais, le surnom occupe une place importante à cause de sa relation proche avec les individus qui le portent. Vu la nature problématique des patronymes, le surnom fonctionne souvent en tant que remplacement approprié pour le nom de famille qui a été transmis de façon arbitraire.

Lapierre aborde dans son étude la question des surnoms dont on peut voir les traces dans le développement des patronymes dans la société française. Réduisant la longue liste de catégories proposées par Durand, Lapierre souligne qu'il existe, selon elle, quatre catégories de surnoms : 1) les noms indiquant la filiation; 2) les noms signalant le lieu d'habitation; 3) les noms de métier; et 4) les sobriquets évoquant une caractéristique de l'individu (2006 : 33). L'auteur explique que ces noms « [...] sont devenus progressivement héréditaires, en lignée agnatique surtout (de père en fils) [...] » (2006 : 33). Dans le cadre de cette thèse, nous nous intéressons surtout aux sobriquets en raison des connotations négatives souvent attachées aux surnoms qui stigmatisent ainsi l'identité de l'individu. Cependant, nous verrons que Chamoiseau transforme les surnoms dans *Une enfance créole* afin de les présenter, dans certains cas, comme des éléments favorables de l'identité. Nous avons déjà vu que les noms serrés sont des surnoms positifs que les esclaves ont inventés entre eux dans le but de rejeter le nom créé par la société dominante. Ainsi, ces surnoms deviennent des attributs positifs et Chamoiseau cherche à démontrer dans sa trilogie que les surnoms sont effectivement plus favorables et intimement liés à l'identité antillaise au lieu d'être considérés comme négatifs et stigmatisants. Le nom du personnage central de la trilogie chez Chamoiseau, le négriillon, en sera un exemple incontestable, alors que le surnom injurieux de Gros-Lombric marquera ce personnage à jamais et empêchera son émancipation.

Les surnoms jouent un rôle primordial dans *Une enfance créole* jusqu'au point où ils remplacent souvent les patronymes. La trilogie se caractérise par une absence de figures paternelles et le surnom remplace donc les patronymes pour les enfants (cette substitution est alors confirmée par l'école), les femmes et la communauté en général. Vu la forte association entre le patronyme et le père, l'absence du père tout au long de la trilogie reflète symboliquement le manque de filiation pour les Antillais qui ne peuvent pas retracer leurs origines africaines.

En somme, dans le contexte antillais, le nom constitue l'essentiel de l'identité. L'histoire du nom antillais est complexe en conséquence de l'esclavage qui a véritablement changé la valeur des patronymes et de la filiation elle-même pour toujours. Néanmoins, l'écrivain antillais se situe dans une position privilégiée par laquelle il peut réécrire l'Histoire afin de refuser, sur le plan symbolique, le nom patronymique imposé autoritairement suite à l'abolition de l'esclavage. En tant qu'écrivain antillais, Chamoiseau démontre aussi son intérêt pour le nom propre qui est en effet un mélange de diverses sources provenant de l'époque coloniale, ce qu'il appelle la digenèse.

Nous sommes maintenant mieux préparés à l'étude du récit d'enfance chez cet auteur. Le chapitre suivant comprend l'étude du patronyme de l'auteur et des noms attribués aux personnages dans la trilogie, *Une enfance créole*. Nous nous appuyerons sur la division du nom propre que Pommier a effectué dans son étude psychanalytique sur le nom. C'est-à-dire que nous diviserons notre analyse du nom propre en trois catégories : le patronyme, le surnom et le pseudonyme afin de traiter chaque partie du nom individuellement. En outre, nous verrons que le surnom occupe une place primordiale dans la trilogie alors que Chamoiseau tente d'effacer par l'autobiographie le stigmate attaché au surnom dans le but de présenter une vision plus positive et surtout plus transformatrice de l'identité.

Chapitre III

Patronymie, surnom et déconstruction du nom dans *Une enfance créole*

1. Les noms propres dans *Une enfance créole*

L'histoire de la dénomination antillaise est très complexe et elle continue à marquer le peuple martiniquais aujourd'hui. La trace du passé pénible de l'effacement du nom remontant à l'esclavage est souvent évoquée dans la littérature antillaise. Le nom propre représente donc encore maintenant une transformation identitaire imposée aux colonisés par la société coloniale. Nous savons qu'encore récemment, dans une préface de 2011, Patrick Chamoiseau s'est interrogé sur la décolonisation du nom antillais qu'il continue de voir comme la trace d'une oppression. Dans *Une enfance créole*, Chamoiseau accorde beaucoup d'importance aux noms propres et il existe de nombreux noms et surnoms significatifs à l'intérieur de la trilogie. Afin de démontrer la présence puissante des noms dans *Une enfance créole*, il semble nécessaire de fournir en premier lieu un tableau (qui n'est nullement exhaustif) des noms qui apparaissent dans cette suite autobiographique selon les diverses catégories du nom propre :

Les noms dans *Une enfance créole* de Patrick Chamoiseau

| Prénom | Patronyme | Surnom |
|------------------------------------|-----------|--|
| Jeanne-Yvette (la conteuse créole) | | Le négriillon (le surnom que Chamoiseau se donne) |
| Pierrette | | La Baronne (le surnom de la sœur aînée, Anastasie) |
| Maguy | | Choune (le surnom de la seconde sœur, Marielle) |

| | | |
|--------|--|---|
| Gabine | | Jojo-l'algébrique |
| Tony | | Paul-le-musicien |
| | | Man Romulus |
| | | Man Ninotte (la mère du négrillon) |
| | | Man la Sirène |
| | | Tonton (l'homme de la médecine) |
| | | Man Salinière (la première maîtresse à l'école) |
| | | Le Maître |
| | | Monsieur le Directeur |
| | | Le Maître-indigène |
| | | La marmaille (le surnom que le Papa attribue au négrillon) |
| | | Gros-Lombric (le surnom du camarade de classe du négrillon) |
| | | Les petits-revenus-de-France |

| | | |
|--|--|--|
| | | (les préférés du Maître à l'école) |
| | | Gros Kato (le surnom de Man Ninotte que le Papa lui a attribué) |
| | | Le cordonnier (le surnom attribué au Papa par le négriillon) |
| | | Le colonel (le surnom attribué au Papa par le négriillon) |
| | | Les chevaliers (le surnom pour la bande des petits garçons) |
| | | L'Irréelle (le surnom que le négriillon attribue à Gabine—son premier amour) |
| | | Les Répondeurs (le chœur, la communauté martiniquaise) |
| | | Les Grandes-Personnes Les Grands Les êtres-humains (l'hierarchie des individus que Chamoiseau a créée à l'intérieur de la trilogie) |

Vu la richesse des noms dans *Une enfance créole*, il sera évidemment impossible de les analyser tous en détail. Cependant, il existe quand même des considérations générales que nous pouvons retirer du tableau. D'abord, et c'est peut-être l'observation la plus évidente, les surnoms sont surreprésentés et les patronymes ne sont même pas présents dans la trilogie. Rappelons que, pour Chamoiseau, les surnoms (les « noms serrés ») sont généralement positifs parce qu'ils représentent une sorte de rejet du patronyme qui a été imposé pendant l'époque coloniale, même si ces surnoms ont pu être péjoratifs à l'origine. En outre, les surnoms sont parfois plus proches de l'identité de l'individu que les patronymes arbitrairement attribués par la société dominante. C'est le cas autant des sociétés européennes que des sociétés autochtones ou colonisées. Beaucoup de patronymes actuels dans la société nord-américaine ont d'abord été des surnoms : Legros, Legrand, Latulippe, Bird, Whitehead, Dolittle. Dans le cas des cultures colonisées, cette pratique a été plus récente et elle est motivée par des inégalités raciales et des systèmes d'oppression. Par conséquent, Chamoiseau crée des surnoms dans le but de renégocier l'identité des descendants des esclaves et afin de se débarrasser du patronyme qui est effectivement une imposture. L'absence des patronymes dans son récit d'enfance est sans aucun doute une décision consciente de la part de l'auteur pour signaler le rejet des noms de famille provenant de la colonisation et l'histoire problématique du patronyme. Le jeu sur son propre nom de famille, que nous analyserons plus tard, en est aussi la confirmation. L'effacement des patronymes tout au long de la trilogie devient ainsi une façon, grâce à la liberté de l'écriture, de se révolter contre la société dominante remontant à l'époque coloniale. Ces choix apparemment sans importance vont plutôt au cœur des systèmes symboliques mis en place par le régime colonial, puisque le patronyme reflète une filiation contaminée par l'histoire.

2. Le patronyme et le père absent

Selon Anton Vos, qui commente un livre de Philippe Chanson, les Antillais actuels trahissent assez souvent leur malaise devant les patronymes problématiques hérités du passé :

En attendant, les gens s'accommodent de leurs noms de famille saugrenus, ou trouvent des stratagèmes. Entre eux, ils s'appellent volontiers par un surnom qu'ils ont acquis dans leur jeunesse et qu'ils ont accepté. Beaucoup dissimulent leur patronyme. On ne trouve ainsi pas souvent de nom sur les portes et on ne l'entend presque jamais non plus au téléphone en décrochant (2008 : 33).

Les noms de famille sont donc chargés de conflit et les surnoms les remplacent alors et constituent une sorte de substitution positive pour les patronymes que l'on essaie de cacher, notamment en raison de la nature injurieuse des noms de famille qui attestent à l'histoire difficile de la nomination des Antillais après l'abolition de l'esclavage. En fait, les patronymes deviennent presque obsolètes dans le sens où les surnoms représentent les Antillais d'une manière plus favorable parce que ces noms n'étaient pas attribués arbitrairement par l'état civil français. Dans la culture antillaise, l'effacement conscient du patronyme imposé par l'état représente surtout une déconnexion entre les Antillais et leurs ancêtres vu le statut problématique du nom de famille.

L'attribution des patronymes arbitraires démontre que les colonisateurs ont réussi à oblitérer le lien de filiation généalogique entre les Africains et leurs descendants tout en empêchant les descendants antillais de reconnaître un père fondateur. Par conséquent, l'absence décisive des patronymes à l'intérieur d'*Une enfance créole* est révélatrice, car l'omission des noms de famille signale que Chamoiseau rejette la valeur identitaire du faux patronyme qui lui a été transmis. L'écrivain construit donc son propre personnage et sa propre histoire autour de l'utilisation du surnom le négriillon et l'invention d'un pseudonyme, Oiseau de Cham, qui est évidemment une transformation consciente de son « faux » patronyme « Chamoiseau ».

La trilogie de Chamoiseau se caractérise ainsi par une absence patronymique qui coïncide avec l'absence réelle de figures paternelles tout au long d'*Une enfance créole*. À l'exception de longues descriptions du père dans le troisième volet, *À bout d'enfance*, le *Papa* est fondamentalement absent de la trilogie. Chamoiseau explique que l'absence du père a provoqué les enfants, et notamment sa sœur Anastasie, la Baronne, à raconter des histoires à propos du Papa afin de combler les vides qui existaient dans la mémoire du négriillon :

La Baronne prétend que le Papa se souciait de son avis quand il achevait de s'habiller pour rejoindre son poste. Elle devrait vérifier l'ordonnance des boutons, la droiture du col, le port précis du casque colonial [...] La Baronne bredouillait son « Oui » émerveillé. Lui, la remerciait dans une tirade de cathédrale, et dérivait en direction de la porte comme un demi-dieu regagnerait un olympe lointain [...] Mais les souvenirs s'entrecroisent... Les mémoires s'interpellent... Tout le monde témoigne car les absences pèsent... [...] (ABE 56-57).

Chamoiseau utilise des verbes « prétendre » et « bredouiller » dans le but de démontrer l'incertitude des histoires que la Baronne a décrites à son petit frère au sujet de leur père. Par son récit d'enfance, l'écrivain témoignera lui aussi de l'absence paternelle. Le père devient ainsi une figure lacunaire que les enfants essayent de réparer, de combler, par la création des souvenirs que chacun d'entre eux juge authentiques. Cependant, comme Chamoiseau l'explique, les souvenirs deviennent mélangés, entrecroisés, créant peut-être plus d'ambiguïté à propos du vrai portrait du père.

Les hypothèses qui entourent le père absent au sein de la famille peuvent être comprises dans un contexte plus large encore parce que le peuple antillais en général souffre d'une absence du père qu'il peut appeler leur « fondateur ». *Une enfance créole* est donc vidée des figures paternelles qui témoignent d'une Histoire antillaise qui est désormais incapable de retrouver un père originaire reliant le peuple à ses sources africaines. En outre, en raison de l'imposture du

colonialisme, soit le faux patronyme qui a été transmis aux descendants des esclaves, la filiation ne peut jamais se matérialiser dans le contexte antillais.

Dans *Une enfance créole*, la nature problématique et douteuse du patronyme mène ainsi à l'utilisation substitutive du surnom qui est à la fois plus positive et intimement liée à l'identité des individus à cause du fait que les surnoms n'étaient pas généralement imposés par la force des colonisateurs.

Un autre épisode dans *À bout d'enfance* nous aide à comprendre cette absence symbolique du père. Dans la description suivante, Chamoiseau explique que durant les vacances de la Toussaint, un grand nombre de personnes se réunissent ensemble dans les cimetières :

Les familles s'agglutinaient autour des tombes resplendissantes. [...] Chacun, posé autour du sépulcre familial, se mettait à prier, à songer au défunt, à pleurer ou à en rire selon que sa mémoire lui accordât un résidu de souffrance ou des instants de bonheur... Mais, en ce temps-là, les êtres-humains étaient immortels et ne se connaissaient aucune filiation. [...] De génération spontanée comme tous les chevaliers, il avait du mal à établir une relation entre lui et ces arrières-papa-manman qui gisaient sous les blanches fixités de la chaux (ABE 215-216).

Chamoiseau décrit cette scène mortuaire qui confirme la disparition sans retour des ancêtres. Toute la collectivité est présente, « agglutinée » à ces morts dont il ne reste que des traces. Le négriillon paraît détaché de la scène collective, parce que, pour lui, la nécessité de la filiation avec le passé est essentielle à son identité. Car il porte le surnom de ces morts. Au niveau symbolique, le narrateur évoque en même temps l'absence d'un lien de filiation qui relie les « êtres-humains » avec la généalogie africaine. Pour le négriillon, cette absence du père est finalement positive, puisqu'elle permet à ses descendants de prendre toute la place et de combler l'absence. S'il y a une grande absence réelle et symbolique du père dans la trilogie, ce sont les surnoms qui remplacent les patronymes et jouent un rôle primordial.

3. Le paradoxe du surnom

Nous avons déjà vu qu'après l'abolition de l'esclavage, les surnoms péjoratifs ou injurieux transformés en noms de famille étaient souvent attribués aux esclaves affranchis et ces patronymes ont été inscrits dans le registre officiel de l'état civil. Durand explique que « [l]e contexte de l'esclavage a bien sûr favorisé l'attribution des surnoms péjoratifs, de dérision ou de moquerie » (Durand, 2011 : 451). Les patronymes construits à partir des surnoms injurieux étaient créés surtout pendant la période de l'esclavage et suite à l'émancipation dans le but de maintenir des rapports inégaux entre les Noirs et les colonisateurs.

À son tour, Lapierre a également évoqué le rôle important des surnoms en indiquant qu'il existe un rapport intime entre l'émancipation et le droit de porter un patronyme et elle note que les surnoms ont été souvent impliqués dans la formation des noms de familles des nouveaux libres (2006 : 46). En outre, elle explique la notion du stigmatisme souvent attachée aux noms et dans le contexte antillais, « la blessure du nom » (Hocine et Marin) se maintient incessamment à travers la transmission intergénérationnelle du patronyme. Ainsi, le surnom se caractérise souvent par des connotations négatives qui sont nuisibles à l'identité.

Dans l'imaginaire martiniquais, le surnom est souvent plus significatif que le prénom ou le patronyme et pour Chamoiseau, le nom serré (le surnom positif donné aux esclaves entre eux pendant la colonisation) constitue une sorte de résistance à l'attribution des noms aux esclaves par des maîtres. Bien que les surnoms aient souvent des significations négatives dans le contexte antillais en raison de l'esclavage qui a véritablement changé le nom propre, Chamoiseau tente de transformer les surnoms dans le but de les présenter positivement.

Dans les prochains paragraphes, nous analyserons les surnoms suivants dans *Une enfance créole* : il s'agira du surnom de Chamoiseau-enfant dans la trilogie, le négriillon, le surnom de

son camarade de classe, Gros-Lombric, ainsi que les surnoms des femmes qui constituent une partie intégrale de la trilogie.

3.1. Le négriillon

Le négriillon est un surnom que Chamoiseau se donne à lui-même au début de la trilogie. Ce transfert d'identité lui permet d'écrire le récit autobiographique à la troisième personne, de façon apparemment plus détachée. Le négriillon est censé représenter Chamoiseau-l'auteur en tant qu'enfant. Rappelons que Glissant avait indiqué que l'écrivain antillais se trouvait dans une position de pouvoir dans laquelle il pouvait réécrire et redéfinir l'Histoire dans le but de présenter les Africains comme plus actifs que passifs dans l'attribution des noms. Chamoiseau exerce son pouvoir en tant qu'écrivain en se donnant ce surnom. De cette manière, il tente de démontrer un renversement des structures symboliques du pouvoir légué par la colonisation en inventant son propre surnom qu'il assume tout au long de la trilogie. Le surnom de négriillon devient ainsi une façon de montrer que le Noir est tout à fait capable de se nommer lui-même, d'absorber positivement son histoire d'oppression, et qu'il n'a plus besoin du colonisateur à qui le pouvoir de nomination a été donné pendant l'époque coloniale. Effectivement, l'acte de se nommer est aussi une tentative de résister aux noms imposés impassiblement par l'état civil français.

Dans le premier volet de la trilogie, Chamoiseau présente le négriillon pour la première fois de la manière suivante :

[...] [L]e négriillon n'eut rien de très spécial. Petit, malingre, l'œil sans grande lumière, consommant l'art du caprice, il déchaînait des catastrophes en lui-même à la moindre remarque. Il avait le goût d'être hors du monde, de rester immobile sur le toit des cuisines à compter les nuages ou à suivre en transparence les sécrétions de ses pupilles (AE 24).

Chamoiseau explique que le négriillon est un enfant générique, comme tous les autres enfants martiniquais. Tout au long de la trilogie, le négriillon est un observateur de la société et la première description de ce personnage reflète ce portrait curieux de l'enfant qui se tient en retrait et analyse. Le négriillon est, par ses pupilles, un enfant qui voit clair.

Dans le deuxième volet, *Chemin-d'école*, cette vision du négriillon comme observateur est encore confirmée. Chamoiseau fournit une description du protagoniste à l'école :

Le négriillon ne devint jamais un foudre de récréation, de ces brusquants qui couraient tout du long, jouaient-zouelle, se gourmaient, tournaient-viraient comme des rats en dame-jeanne. Il demeurait assis dans un coin à parler avec quelque autre bougre de même nature que lui. Il eut de rares périodes où on le vit en courses-sans-manman dans une zouelle insensée. Mais ce fut rare. Et inconstant. Sa nature était contemplative. Il regardait les autres, suivait leur émoi, leur joie, leurs colères, repérait les méchants et les bons, les sauvages et les doux (CE 65).

Le négriillon se définit alors notamment par sa nature calme et contemplative. Il est unique parmi les autres écoliers en raison de sa capacité d'observer et d'analyser, même en tant qu'enfant. Par conséquent, c'est à travers son regard pensif que nous découvrons la société martiniquaise dans toute sa complexité.

Comme les deux textes précédents de la trilogie, *À bout d'enfance*, le troisième volume publié plus tard, se caractérise évidemment aussi par l'utilisation du surnom de négriillon. Cependant, cette fois, la ligne de démarcation entre Chamoiseau-l'adulte et l'auteur de l'autobiographie et Chamoiseau-l'enfant est clairement visible dans ce volet en particulier grâce à l'utilisation des commentaires en italiques qui apparaissent assez régulièrement à travers le récit afin de développer un dialogue entre Chamoiseau et le négriillon. Voici un exemple de la structure de ces interventions :

... J'essaie négriillon, de t'inscrire dans cette continuité... que de mensonges dans ces fragments de souvenirs, ce clignotement de la mémoire soumise à des odeurs, des associations, des sensations, et des reconstructions que l'on sait

fausses mais qui dessinent du vrai !... La cordelette est fausse, mais le collier est juste... (ABE 105, en italique dans le texte).

D'abord, dans ce cas, Chamoiseau s'adresse maintenant directement au négrillon et développe une sorte de dialogue à l'intérieur du récit, comme si les personnages avaient acquis une identité séparée. Les interventions fréquentes du négrillon dans *À bout d'enfance* portent presque exclusivement sur la fiabilité des souvenirs qu'il raconte et l'authenticité de la mémoire est presque toujours remise en question dans ces passages en italiques.

L'utilisation du terme négrillon devient alors un rejet conscient des noms attribués aux nouveaux libres par les Blancs. En outre, le négrillon est un surnom péjoratif qui signifie « enfant de race noire », qui se dit abusivement et qui est dérivé du nom « nègre » auquel Chamoiseau donne désormais une valeur positive, car ce surnom possède un élément de résistance et d'opposition à l'autorité postcoloniale. Le négrillon, c'est aussi un lien constitutif avec le passé qu'on ne peut jamais nier.

Bien que Chamoiseau utilise le surnom négrillon pour se référer à lui-même, nous venons de voir que ce surnom représente un personnage générique. En effet, le négrillon est une appellation générale qui peut désigner n'importe quel enfant noir. Conséquemment, l'utilisation de cette appellation positive devient une tentative d'inclure toute la population noire au projet autobiographique et d'assurer que tous les Noirs puissent se voir eux-mêmes à l'intérieur de la trilogie. En effet, dans l'épigraphe de *Chemin-d'école*, Chamoiseau lui-même explique que son ouvrage est destiné à toute la communauté créole anciennement soumise à l'esclavage et marquée par son histoire coloniale. En fait, le négrillon de ce récit autobiographique transcende l'écrivain adulte, car il vient de tous les espaces des anciennes colonies (Guyane, Nouvelle-Calédonie) et de toutes les cultures marginalisées (Alsace, Bretagne) :

des Antilles, de la Guyane, de Nouvelle-Calédonie, de la Réunion, de l'île Maurice, de Rodrigues et autres Mascareignes, de Corse, de Bretagne, de Normandie, d'Alsace, du Pays basque, de Provence, de l'Afrique, des quatre coins de l'Orient, de toutes terres nationales, de tous confins étatiques, de toutes périphéries d'empires ou de fédérations, qui avez dû affronter une école coloniale, oui vous qui aujourd'hui en d'autres manières l'affrontez encore, et vous qui demain l'affronterez autrement, cette parole de rire amer contre l'Unique et le Même, riche de son propre centre et contestant tout centre, hors de toutes métropoles, et tranquillement diverselle contre l'universelle, est dite en votre nom. En amitiés créoles. P.C. (CE 13, en italique dans le texte).

Dans cette épigraphe, Chamoiseau s'adresse à toute la population noire, les Blancs colonisés et l'Orient dans le but d'annoncer que son projet d'écriture individuel leur appartient à eux aussi. Dans cet extrait, le négriillon devient le symbole d'un monde décentré où les anciens colonisés se sont réunis en un seul personnage. Effectivement, Chamoiseau en tant qu'écrivain devient dans un sens le porte-parole de tous les peuples qui partagent les mêmes expériences de la colonisation et le côté générique du surnom affirme que n'importe quel lecteur, Noir ou autre, peut se situer dans le cadre de son autobiographie.

En outre, rappelons que les récits d'enfance autobiographiques postcoloniaux se définissent notamment par le désir d'incorporer la communauté au projet individuel. *Une enfance créole* n'est donc pas une autobiographie très différente. Chamoiseau utilise ici la distance du pronom « il » et de l'enfance pour inscrire son histoire personnelle dans celle de toute la collectivité. En effet, l'histoire collective devient une partie intégrale de l'autobiographie et Chamoiseau démontre même au début de *Chemin-d'école* que le projet individuel s'applique également à la collectivité.

3.2. Gros-Lombric

Le personnage du Gros-Lombric occupe une place particulièrement importante dans le deuxième volet de la trilogie s'intitulant *Chemin-d'école*. D'abord, il faut noter que dans ce

volume, autre que le négriillon, Gros-Lombric « [...] is the only other schoolchild individualized or even named » (McCusker, 2007 : 74). En effet, Chamoiseau attribue une identité individuelle à son camarade de classe en lui donnant ce surnom péjoratif. En outre, l'anonymat des autres écoliers signale que le négriillon et Gros-Lombric se trouvent ainsi eux aussi parmi ceux qui sont sans patronyme. Symboliquement, on pourrait dire que le caractère anonyme des autres écoliers démontre un retour à l'époque coloniale dans laquelle les enfants (et avant eux les esclaves) n'avaient aucune identité. En attribuant un surnom au camarade de classe du négriillon, Chamoiseau démontre que Gros-Lombric, le « maitre-pièce en magie créole » (CE 174), occupe une place privilégiée dans *Chemin-d'école*. Ce surnom lié à la terre rappelle certainement les caractéristiques d'animalité attribuée aux esclaves dans le régime de la traite. Mais Gros-Lombric est aussi un enfant dont le nom est enraciné dans la terre d'origine, un enfant souterrain.

Au début de *Chemin-d'école*, Gros-Lombric est également un personnage s'opposant à l'autorité de l'école postcoloniale qui tente d'effacer la langue et la culture créoles afin de « civiliser » et assimiler les jeunes Martiniquais à la culture française. La résistance de Gros-Lombric est représentée surtout par son surnom créole qui devient problématique dans le contexte de l'école « postcoloniale » et ce rapport contradictoire entre le nom et l'école devient évident dès la présentation du Gros-Lombric dans la trilogie. En effet, Chamoiseau décrit le premier jour de la rentrée à l'école Perrinon quand le Maître fait l'appel et Gros-Lombric ne reconnaît pas son nom de famille. À la fin de la liste d'appel, Chamoiseau décrit la scène suivante dans lequel le Maître demande s'il y avait des élèves qu'il n'a pas appelés :

- Moua, mèssié...
- Et quel est votre patrronyme, mon brave?
- Gros-Lombric, mèssié...
- Plaît-il?
- Gros-Lombric, mèssié...

Le Maître se rapprocha avec la lenteur des menaces. Il cherchait à déceler quelque ironie désobligeante. Mais il ne vit en face de lui qu'un petit-être épouvanté.

- C'est ainsi, je présume, que l'on vous appelle à la maison et dans les bois avoisinant votre case?

- Hein?...

- Suivez-moi sans plus attendre...

Et, pour haute vérification d'état civil, il entraîna dans le bureau du directeur le petit bougre qui en matière de nom ne connaissait que son surnom créole (CE 55).

Le fait que Gros-Lombric n'a pas reconnu son patronyme quand le Maître l'a appelé et qu'il substitue à son nom de famille son surnom créole démontre une résistance à l'école postcoloniale qui a pour but d'effacer tout lien avec le monde créole. Même si le jeune Gros-Lombric ne comprend probablement pas pourquoi le fait de ne pas reconnaître son patronyme est un acte de résistance, la culture créole est inscrite dans son surnom et le Maître estime que le rapport entre ce surnom et le monde créole est problématique pour la vision assimilatrice de l'école postcoloniale. Cette scène cruciale montre aussi le caractère théâtral de la culture coloniale. Dans le premier chapitre, nous avons démontré que le personnage de Gros-Lombric est ostracisé et c'est surtout à cause du fait que son surnom représente une identité complexe et une appartenance à la terre que l'école postcoloniale tente de supprimer en faveur de tout ce qui est français. À ce sujet, le critique Patrick Crowley explique comment le surnom Gros-Lombric représente cette culture double en expliquant que « Gros-Lombric is the great worm ingesting the earth of Creole culture, and here it is the *surnom*, the name about the name, the nickname, that opposes the *nom* or name. Gros-Lombric does not recognize himself within the name that appears in the *état civil* » (2004 : 89). Le surnom créole devient ainsi plus important que le patronyme et remplace alors le nom de famille qui a été imposé sévèrement par les colonisateurs. Le Maître essaie de classer les jeunes écoliers par leur patronyme qui est inscrit dans l'état civil,

mais Gros-Lombric rejette ce nom qui ne lui appartient pas et au contraire, substitue à ce faux patronyme son surnom péjoratif qui est plus proche de son identité.

Même les descriptions de Gros-Lombric à travers les yeux du négriillon reflètent la puissance de cet élève qui entre en guerre constante contre l'école « postcoloniale » :

Gros-Lombric servait de bouclier au négriillon. Comme ils partageaient le même banc, c'est lui qui aimantait les tirs immanquables que le Maître décochait du tableau, ou les railleries massives des autres petites-personnes. Le négriillon qui le côtoyait ne partageait pas la dérision ambiante. Il voyait l'énergie de ses mains, son intangible décision de survivre, la vigilance extrême de ses yeux qu'il savait dissimuler, la fermeté de ses lèvres, la force de son corps mobilisé pour sentir les ondes de la classe, résister aux assauts, se camoufler en lui-même, faire écale contre les attaques, se détendre et aspirer l'univers de l'école comme l'aurait fait un fauve emprisonné qui prépare son assaut (CE 107).

D'abord, il faut noter que la relation proche entre le négriillon et Gros-Lombric est surtout manifestée lorsque Chamoiseau indique que Gros-Lombric est le « bouclier » du négriillon. Le personnage de Gros-Lombric est ainsi présenté en tant que figure de résistance et de protection contre l'école, et surtout contre le Maître, qui maintient la subordination de tout ce qui représente la culture antillaise, cette digenèse dont parle Chamoiseau, en faveur des idéologies dominantes du système scolaire français.

Mais cette résistance de Gros-Lombric n'est pas du même ordre que celle du négriillon, futur écrivain. En fait, vers la fin de *Chemin-d'école*, Chamoiseau explique que Gros-Lombric a abandonné son esprit guerrier et qu'il est tombé victime de la « somnolence » comme beaucoup d'autres, de l'intériorisation de son infériorité historique par rapport aux valeurs culturelles dominantes de l'école :

Gros-Lombric avait abandonné la partie. Il n'essayait plus de poser une question, voire de répondre à l'une des colles du Maître. [...] Prostré, il laissait couler les heures de classe dans des somnolences embusquées derrière ses yeux ouverts. Mais ce camouflage était inutile : le Maître ne s'inquiétait même plus de ses torpeurs. [...] Il semblait avoir accepté ce que le Maître avait décidé qu'il était. Il avait perdu cette serrée farouche que le négriillon admirait en lui lors des

heures difficiles, un œil vif, une décision du menton, une compacité de son corps arc-bouté dans la classe. Le négrillon qui le guettait du coin de l'œil perçut – il dut en être le seul – l'impalpable destruction. Gros-Lombric était absent, absent de la classe, absent de lui-même. On ne le voyait plus vivre-son-corps dans les récréations ou hanter la bataille des triangles. Il ne s'attardait plus à nous distiller une parole, un proverbe, nous effrayer d'un conte (CE 193-194).

Dans les dernières lignes de cet extrait, Gros-Lombric a cessé de raconter des histoires et il n'a plus de parole. Chamoiseau démontre très clairement le pouvoir de l'école postcoloniale qui peut dégrader l'écolier martiniquais en projetant sur lui et en lui le mépris pour la langue et la culture locales. En effet, l'école a réussi à détruire le lien entre Gros-Lombric et son monde créole tout comme la « mission civilisatrice » a supprimé la culture indigène et a effacé le lien de filiation entre les esclaves et leurs descendants. Gros-Lombric est incapable de s'approprier et de résister aux valeurs culturelles françaises imposées par l'école et par conséquent, il reste le fils de l'esclave.

Gros-Lombric est évidemment un surnom très péjoratif et les origines défavorables du ver sont même évidentes dans la Bible, car c'est l'animal le plus inférieur de toute la Création : « Et moi, je suis un ver, et non un homme; l'opprobre des hommes et le méprisé du peuple » (Psaumes 22 : 7). Cependant, Chamoiseau tente de donner une certaine force positive derrière ce surnom au début du deuxième volet, car le surnom créole acquiert une valeur favorable en raison de sa capacité de nier et contester le pouvoir de l'école postcoloniale qui s'organise autour de la supériorité de la culture et la langue françaises tout en supprimant toute trace du monde créole. Toutefois, Gros-Lombric n'est plus une figure de résistance à la fin du deuxième volume et il tombe victime à l'école postcoloniale qui délégitime la culture créole et qui tente d'assimiler les enfants martiniquais à la culture de la métropole française.

3.3. Le nom des femmes

Les femmes occupent une place particulièrement importante dans la littérature antillaise. Effectivement, Françoise Simasotchi-Bronès explique clairement la valorisation des figures féminines au sein des récits rédigés par des écrivains antillais :

Qu'il soit produit par un homme ou par une femme, le discours romanesque met en valeur la figure de la femme antillaise. [...] Elles symbolisent [...] la résistance antillaise. La figure maternelle, ainsi magnifiée, s'inscrit dans la logique du désir de fondation exprimé par le roman antillais. La mère est l'origine, immédiatement repérable, incontestable. Elle remplit une fonction rassurante en réponse à l'impossibilité d'établir une généalogie linéaire, sans brisure, qui constitue une des caractéristiques de la société antillaise (2004 : 288-290).

Les femmes sont ainsi des figures centrales en raison de leur importance et de leur fonction résistante au sein des familles antillaises. En outre, la société antillaise souffre de l'absence d'un père fondateur et ce sont les *femmes* qui comblent cette grande lacune historique dans l'imaginaire antillais. La société caribéenne se base donc essentiellement sur la matrifocalité :

Le concept de matrifocalité désigne un certain type d'organisation familiale qui prévaut dans la Caraïbe et dans les Amériques noires. Elle se définit notamment par la place centrale qu'occupe la mère au foyer et l'absence du père. Cette position centrale et déterminante de la mère supplée la défaillance paternelle. C'est donc l'absence du père qui contraint la femme à occuper cette position matrifocale. Dans ce dispositif familial, la mère est décrite comme un être exceptionnel, forçant l'admiration de tous par son courage et sa force à affronter une situation économique souvent précaire (Romana, 2004 : n.p.).

Selon l'organisation matrifocale, la mère occupe ainsi une place prépondérante au sein de la famille antillaise et le père est presque inexistant. Dans l'autobiographie de Patrick Chamoiseau, les femmes restent, elles aussi, très souvent sans nom. De plus, chez Chamoiseau, le monde féminin représente une fascination constante et un symbole de la résistance contre l'oppression.

Une enfance créole reflète parfaitement cette structure familiale de la matrifocalité parce que la trilogie se caractérise par l'absence des pères et Chamoiseau démontre son admiration pour les mères qui s'occupent de leurs familles respectives presque toutes seules. Plusieurs

épisodes du premier volume, *Antan d'enfance*, nous aident à comprendre l'importance des *manmans* tout au long de la trilogie en indiquant que « [d]urant les mois de pluie, Man Ninotte ne vidait pas le ciré : l'opération était délicate, hasardeuse, pénible. Elle exigeait une concentration que cette négresse guerrière, en gourmande continuelle avec la vie, appliquait à d'autres urgences » (AE 38). Le narrateur rajoute plus loin dans le texte une description pareille de la force exceptionnelle des mères :

Le couloir qui reliait les familles demeurait peuplé jusqu'au plus noir du soir. Les manmans recevaient des visites, et préparaient préparaient préparaient les bombances du lendemain. [...] Man Ninotte allait d'un autre allant. Pour elle, comme pour les autres négresses en combat de survie, l'année finissante avait été vaincue, son lot de misères bien battu (AE 72).

Dans les deux descriptions ci-dessus, insistant sur leur travail répétitif, Chamoiseau montre clairement la vigueur des femmes qui doivent faire face à la pauvreté. Les femmes sont ainsi des figures de résistance qui luttent contre l'oppression et les conditions de vie difficiles.

Le premier indice de la société basée sur le pouvoir maternel se manifeste lorsque Chamoiseau décrit les familles dans son premier volet de la trilogie et il les présente de la manière suivante : « [...] famille Man Romulus, famille Man Ninotte, famille Man La Sirène, famille Man Irénée [...] » (AE 26). Chamoiseau ne désigne pas les familles selon leur patronyme, mais il opte plutôt pour l'utilisation du « Man » qui signifie « madame » en combinaison avec les surnoms que Chamoiseau a inventés affectueusement pour les figures maternelles qui faisaient partie de son enfance en Martinique. Dans le cadre de la trilogie, les familles sont donc présentées selon un nom matrilineaire qui reflète premièrement la structure familiale dans laquelle la femme se trouve au centre et deuxièmement l'absence physique et symbolique du père et du patronyme. Le rapport paradoxal réside dans le fait que la société martiniquaise est fondée sur la filiation patrilinéaire grâce au patronyme qui est transmis d'une

génération à une autre, mais en réalité, c'est la femme qui occupe une position centrale et Chamoiseau tente de démontrer l'importance des figures maternelles en utilisant le nom des mères pour présenter les familles au début de la trilogie.

4. Le patronyme décomposé de l'auteur

Cette analyse du nom dans l'autobiographie de Patrick Chamoiseau ne peut être complète sans un regard en parallèle sur le patronyme de l'auteur lui-même. Dès 1988 avec la publication de *Solibo Magnifique* où il est lui-même personnage, Chamoiseau décompose son nom de famille en « Oiseau de Cham » et, depuis cette époque, ce patronyme refondé est devenu associé de plus en plus étroitement à son travail de romancier. Bien que ce nouveau patronyme n'apparaisse pas tout au long de la trilogie, la refondation du nom de famille est quand même significative dans le cadre de cette thèse en raison de l'importance accordée aux noms et à leur rapport avec l'histoire de la dénomination antillaise.

Il faut préciser tout d'abord que la définition du pseudonyme ne s'applique pas parfaitement à l'expression « Oiseau de Cham », parce que Chamoiseau ne se sert pas de ce nom pour signer ses ouvrages et ce nom ne remplace jamais complètement son nom de famille. Mais « Oiseau de Cham » est une sorte de pseudonyme dans le sens que Gérard Pommier accorde à ce terme. C'est pourquoi nous proposons de conserver cette terminologie dont plusieurs aspects sont utiles. Rappelons qu'une partie de l'analyse de Pommier a indiqué que l'invention d'un pseudonyme se fait principalement en raison de la nature problématique du patronyme qui a été transmis (Pommier, 2013 : 169). L'attitude de l'écrivain envers le nom du père absent reste toujours paradoxale, car le passé colonial ne peut jamais être nié. Chamoiseau refonde ainsi son patronyme afin de rejeter le nom du père imposé et imposteur, mais il garde son nom de famille

intact pour rendre hommage au passé difficile inscrit dans le patronyme même. « Oiseau de Cham » est donc un pseudonyme ambigu. Il ne s'agit pas d'un surnom, parce que ce type de dénomination dépend du geste des autres. Adopter un surnom, c'est accepter le nom donné. Dans le cas d'« Oiseau de Cham », le pseudonyme, même ambigu, est un nom créé à partir du patronyme, un jeu sur l'absence symbolique du père, une auto-nomination. Par conséquent, bien que Chamoiseau n'utilise pas ce nom pour signer ses ouvrages littéraires, la réinvention du patronyme est ainsi chez lui un acte significatif de résistance et de refus, un refus du faux patronyme. En outre, « Oiseau de Cham » réapparaît dans presque toute l'œuvre de Chamoiseau, indiquant que ce pseudonyme est inséparable de son travail en tant qu'écrivain.

Premièrement, il faut noter la référence biblique contenue dans le patronyme décomposé. Chamoiseau évoque la relation entre « Oiseau de Cham » et la Bible dans *Solibo Magnifique* : « (« Chamoiseau ? Parce que pour eux, tu étais descendant (donc oiseau de...) du Cham de la Bible, celui qui avait la peau noire », me disait Solibo...) » (1998 : 57). Effectivement, Chamoiseau fait allusion à la « Malédiction de Cham » qui apparaît au verset 9 de la Genèse. En résumé rapide, ce mythe raconte l'histoire de Cham, fils de Noé. Cham s'est moqué de son père et Noé a subséquemment maudit son fils pour la grave erreur qu'il a commise. David M. Whitford explique la punition de Cham :

[...] Ham was the paradigmatic representative of people who mock those to whom they rightfully owe reverence. As Noah's son, Ham owed his father reverence. Instead he mocked his father, laughed at him, and exposed his father to his brothers. Such irreverent and dishonorable behaviour merits severe punishment: "servitude moreover comes from such sin. Thus, Noah's son Cham was the first to merit receiving the slave title" (2009 : 32).

Ainsi, par cette lecture de la Bible, le rapport entre la malédiction de Cham et l'esclavage s'est établi. Cependant, comme Chancé le souligne, « [r]ien n'indique qu'elle [la race] devint noire. Mais c'est là pourtant que les racistes ont trouvé le fondement de thèses étiologiques et d'une

caution religieuse » (2010 : 17). La relation entre la malédiction de Cham et l'esclavage est un mythe fabriqué pour justifier l'assujettissement africain et intériorisé par les générations successives.

Le pseudonyme « Oiseau de Cham » se compose de plusieurs éléments qui donnent aux termes une très grande complexité. D'une part, « Oiseau » signifie sans aucun doute la liberté celle de déconstruire et de se débarrasser du patronyme problématique. Il y a ainsi un effet libérateur contenu dans ce nom refondé. D'autre part, l'histoire de l'esclavage se manifeste derrière « Cham ». Effectivement, « Oiseau de Cham » est un amalgame de la liberté et de l'histoire de l'oppression. Il faut également noter qu' « Oiseau de Cham » n'est pas le seul nom adopté par Chamoiseau. Par exemple, il se présente comme « Chamzibié », « Ti-Cham » ou « Marqueur de paroles ». Wendy Knepper affirme la richesse de ces noms refondés, mettant l'accent sur « Oiseau de Cham » :

The many names, guises, and titles Chamoiseau has invented for himself can be seen as efforts to defy the trauma associated with the colonial imposition of slavery, language, and identity. [...] In adopting these names, Chamoiseau suggests the ways in which he remains both bound to and free from the constraints of the colonial past. The name *Oiseau de Cham* suggests a tendency to take flight from the slave past, but it also bears witness to the constitutive influence of slavery on identity (re)formation (2012 : 6-7).

D'abord, « Oiseau de Cham » devient une façon de rejeter la blessure associée au patronyme imposé. Ensuite, Knepper atteste que ce pseudonyme est à la fois libérateur *et* oppressif. Cette double interprétation du nom est ensuite confirmée par la préposition « de » qui sépare « Oiseau » de « Cham ».

Effectivement, ce pseudonyme se complique lorsque nous considérons le statut ambigu de la préposition « de ». Cette préposition signifie à la fois l'origine et la possession. D'abord, il existe une relation logique dans laquelle l'« Oiseau » vient de « Cham ». Autrement dit,

Chamoiseau, comme tous les Martiniquais, est un descendant d'esclaves. Cependant, bien que Chamoiseau provienne de Cham, cette interprétation n'indique pas nécessairement qu'il reste attaché à ses origines, il existe également une question de détachement. En effet, dans *À bout d'enfance*, Chamoiseau s'adresse au négriillon qui essaie d'organiser sa vie expliquant que c'est « [n]i vraiment bon ni vraiment mauvais quand tu deviens cet oiseau qui s'envole de la maison, et qui va sans attache, loin, débarrassé des autres, libre enfin d'être ce qu'il est [...] » (ABE 79-80). Symboliquement, Chamoiseau démontre clairement que l'oiseau peut se détacher de l'Histoire destructrice des Antilles afin de s'affirmer et se libérer. À travers cette interprétation, « Oiseau de Cham » signifie alors une libération de l'Histoire oppressive des Antilles.

De l'autre côté, la préposition « de » peut signifier que l'« Oiseau » appartient à « Cham », c'est-à-dire à l'Histoire de l'esclavage. En effet, incapable de s'échapper de la servitude, l'« Oiseau » reste attaché à l'Histoire oppressive de ses ancêtres qui font remonter ses origines à la malédiction de Cham. Dans *Une enfance créole*, Gros-Lombic est sans aucun doute l'exemple le plus puissant de cette incapacité de se libérer du passé. En effet, ne pouvant pas être déconstruit, son nom péjoratif témoigne de l'impossibilité de se libérer de l'oppression. Cependant, pour l'écrivain, la déconstruction du patronyme permettra de subvertir cette oppression sans la nier.

En somme, le pseudonyme « Oiseau de Cham » signifie en même temps la liberté et l'oppression. Chamoiseau réussit à se libérer, mais il reste toujours rattaché à l'Histoire collective des Noirs. Autrement dit, il y a un acte libérateur en refondant le patronyme, mais Chamoiseau ne se débarrasse absolument pas de son nom de famille parce que l'Histoire de son peuple est préservée dans le patronyme qui a été imposé à ses ancêtres.

Pour conclure, le nom propre occupe évidemment une place prépondérante dans *Une enfance créole* de Patrick Chamoiseau. D'abord, nous venons de voir que l'absence du patronyme tout au long de la trilogie renvoie à l'histoire complexe de la dénomination antillaise. Par conséquent, le surnom fonctionne en tant que remplacement pour le patronyme problématique. Nous avons analysé les surnoms suivants : le négrillon et Gros-Lombric. Nous avons également considéré le rôle important des femmes dans la trilogie et comment elles occupent une place primordiale au sein de la famille et la société antillaises. Enfin, nous avons analysé le pseudonyme, « Oiseau de Cham ». Même si ce nom n'apparaît pas dans la trilogie, nous avons démontré que cette refondation du patronyme est quand même extrêmement centrale au travail de Chamoiseau en tant qu'écrivain.

En effet, Chancé affirme parfaitement l'importance du nom dans les ouvrages de Chamoiseau :

Toute l'écriture de Chamoiseau pourrait se révéler dans ce travail du nom, comme travail du nom. [...] Le nom propre n'est pas ou plus seulement un donné, un inné ou acquis familial et individuel, il résulte d'un détour, de l'appropriation d'une histoire et d'un langage collectifs, avant de devenir patronyme. Le nom est une histoire, des histoires, un processus, un travail d'écriture et de pensée. Ainsi le nom d'écrivain, travaillé par l'écriture, devient un nom approprié plutôt qu'un nom propre. Il ne se referme pas sur sa singularité individuelle mais demeure le précipité d'un processus collectif présent dans les noms communs qui le soutiennent. Par là il est nom d'homme avant d'être nom d'un individu, dans une histoire qui fut celle des esclaves, des traités, des sans nom que l'on désignait par le nom d'un autre (2010 : 18-19).

Le nom propre est donc non seulement important dans *Une enfance créole*, mais il constitue l'essentiel de l'écriture de Chamoiseau. Dans l'imaginaire antillais, le patronyme, le surnom et le pseudonyme sont plus que des noms : ils témoignent de l'Histoire collective et difficile de la dénomination antillaise.

Conclusion

L'étude du nom propre est une grande préoccupation actuelle dans la société antillaise. Dans ce contexte, des événements récents montrent que la recherche des ancêtres perdus et de leurs noms dans les registres d'esclaves constitue une grande préoccupation pour beaucoup d'Antillais qui souhaitent aujourd'hui retrouver leurs origines africaines.

Depuis 1998, de nombreux Martiniquais et Guadeloupéens ont pu retrouver ainsi le prénom et le numéro associés à leurs ancêtres dans les listes d'esclaves transbordés. Nous venons, en effet, de voir que le père absent, et l'absence subséquente du patronyme, représentent une rupture permanente dans la filiation pour les Antillais, descendants d'esclaves. Par exemple, le Comité Marche du 23 mai 1998 (CM98) est un groupe qui depuis 15 ans vise à assister les Antillais à se situer dans cette filiation perdue. Effectivement, le travail du CM98 se définit de la manière suivante :

Depuis 1999, date de sa création, le CM98 s'emploie à traiter la mémoire douloureuse et chargée de ressentiments des descendants d'esclaves antillais, guyanais et réunionnais, en commémorant le 23 mai, journée exclusivement dédiée aux victimes de ce crime contre l'humanité, en permettant aux descendants de retrouver leur aïeul esclave et en faisant connaître l'histoire de la traite et de l'esclavage via son université populaire. Pour le CM98, l'enjeu du travail de mémoire est son apaisement ! (cm98.fr).

Le projet du CM98 est ainsi un projet de commémoration. En effet, cette initiative a réalisé un grand travail de mémoire qui s'est terminé par l'inauguration d'un monument représentant les noms des anciens esclaves de la Guadeloupe et de Martinique dans la ville de Saint-Denis en France, le 23 mai 2013. Les panneaux, qui comptent plus de 50 000 noms d'esclaves, permettent aux Guadeloupéens et aux Martiniquais d'effectuer des recherches personnelles dans le but de découvrir leurs origines africaines qui avaient été effacées et oubliées. Par conséquent, la recherche des sources africaines reste très présente et le patronyme problématique continue à marquer les Antilles aujourd'hui.

Le projet mémorial du CM98 n'est pas la seule initiative antillaise qui cherche à réanimer les noms consignés à l'abolition de l'esclavage colonial. En effet, à la fin des années 1990, il y avait d'importantes campagnes en Martinique et en Guadeloupe pour retrouver les patronymes absents afin de permettre aux Antillais de se rapprocher de leurs ascendants africains. Dans un article publié en 2013, Emmanuel Gordien évoque un autre projet des Antillais qui souhaitent mieux connaître leurs ancêtres :

Pendant plus de trois années, un petit groupe d'une cinquantaine de personnes, toutes originaires de Guadeloupe et de Martinique, a arpenté tous les jours, toutes les semaines, les couloirs et salles de lecture du Centre d'accueil et de recherche des Archives nationales à Paris (CARAN). Leur objectif : retrouver tous ces « Parents » qui leur étaient jusque-là inconnus. Ces « Parents » étaient les « esclaves » massivement et définitivement affranchis par le décret d'abolition de l'esclavage du 27 avril 1848 et proclamé de façon effective, le 23 mai à la Martinique et le 27 mai à la Guadeloupe par les gouverneurs de ces deux colonies françaises des Antilles. Il était possible, en effet, de les retrouver par leurs « noms ». Dès lors, cette « quête des noms », de leurs noms, de nos noms allait commencer (2013 : 2).

Le devoir de mémoire devient donc un grand projet collectif qu'un groupe d'Antillais essaie d'effectuer dans le but de redonner un sens de filiation nominal à leurs compatriotes. Il faut penser que Patrick Chamoiseau a dû être touché par cette quête identitaire et ensuite qu'il a dû être inspiré de poursuivre son propre projet de revendication nominale. La préface de 2011, dont nous avons déjà cité des extraits, semble le confirmer.

Dans cette thèse, nous avons essayé de répondre à ces préoccupations. Nous avons analysé la présence et l'importance du nom propre dans la trilogie autobiographique, *Une enfance créole*, de Patrick Chamoiseau. Dans le premier chapitre, nous avons fourni une introduction à la littérature postcoloniale antillaise, examinant surtout l'émergence de l'autobiographie et le récit d'enfance dans les années récentes. Nous avons également considéré les aspects particuliers de l'autobiographie chez Chamoiseau. Notre second chapitre a été surtout

une analyse théorique du nom propre. Nous avons découvert que la dénomination antillaise est très complexe en raison de l'Histoire de la colonisation et de l'esclavage. Effectivement, nous avons insisté sur le fait que l'effacement du nom africain dès le début de l'esclavage a provoqué une rupture permanente entre les Antillais et leurs origines. Dans le dernier chapitre de cette thèse, nous avons effectué une analyse détaillée des noms des personnages centraux dans *Une enfance créole*. Nous avons remis en question l'absence patronymique, la nature paradoxale du surnom, ainsi que la complexité et l'ambiguïté du pseudonyme.

À première vue, l'analyse du nom propre semble être un projet assez limité. Cependant, à travers notre analyse, nous avons démontré que l'étude du nom s'ouvre sur une réflexion sur toute l'Histoire des Antilles, car le passé collectif est inscrit dans les multiples facettes du nom. L'autobiographie postcoloniale, particulièrement la trilogie d'enfance de Patrick Chamoiseau, met en lumière la présence réelle et continue du passé dans la construction d'une identité antillaise contemporaine, signifiée par le nom et les processus de dénomination.

Bibliographie

Textes au corpus :

Une enfance créole de Patrick Chamoiseau :

CHAMOISEAU, Patrick. *Antan d'enfance*, Paris, Gallimard, 1990.

CHAMOISEAU, Patrick. *Chemin-d'école*, Paris, Gallimard, 1994.

CHAMOISEAU, Patrick. *À bout d'enfance*, Paris, Gallimard, 2005.

Ouvrages consultés :

BENIAMINO, Michel et Lise GAUVIN. *Vocabulaire des études francophones : Les concepts de base*, Limoges, France, PULIM, 2005.

BERNABÉ, Jean, « De la négritude à la créolité: éléments pour une approche comparée », *Études françaises* 28.2-3 (1992): 23-38.

BRITTON, Celia. *The Sense of Community in French Caribbean Fiction*, Liverpool, Liverpool University Press, 2008.

BROOKS, Jane, « Challenges to Writing Literature in Creole: The Cases of Martinique and Guadeloupe », in *An Introduction to Caribbean Francophone Writing: Guadeloupe and Martinique*, ed. Sam Haigh (Oxford: Berg, 1999) : 119-134.

CHAMOISEAU, Patrick. *Écrire en pays dominé*, Paris, Gallimard, 1997.

CHAMOISEAU, Patrick. *Solibo Magnifique*, Paris, Gallimard, 1988.

CHAMOISEAU, Patrick. *Texaco*, Paris, Gallimard, 1992.

CHANCÉ, Dominique. *Patrick Chamoiseau, écrivain postcolonial et baroque*, Paris, Champion, 2010.

VOS, Anton, « Esclavage : les noms de la honte », Université de Genève, *Campus 92*, URL : <http://www.unige.ch/communication/Campus/campus92/extramuros/6EM.pdf>

CONDÉ, Maryse. *Le cœur à rire et à pleurer : contes vrais de mon enfance*, Paris, Laffont, 1999.

CONDÉ, Maryse, « The Role of the Writer », *World Literature Today* 67.4 (1993): 697-699.

CROSTA, Suzanne. *Récits d'enfance antillaise*, Québec, GRELCA, 1998.

CROWLEY, Patrick, « The *Etat Civil*: Post/colonial Identities and Genre », *French Forum* 29.3 (2004): 74-94.

DEBIEN, G., « Le Marronage aux Antilles Françaises au XVIIIe siècle », *Caribbean Studies* 6.3 (1966) : 3-43.

DURAND, Guillaume. *Les noms de famille de la population martiniquaise d'ascendance servile : Origine et signification des patronymes portés par les affranchis avant 1848 et par les « nouveaux libres » après 1848 en Martinique*, Préface de Patrick Chamoiseau, Paris, L'Harmattan, 2011.

ERICKSON, John D., « Creole Identity in Chamoiseau's *Solibo Magnifique* and Confiant's *Le Meurtre du Samedi-Gloria* », *Journal of Caribbean Literatures* 4.2 (2006): 1-15.

ESCARPIT, Denise et Bernadette POULOU (Dir.). *Le récit d'enfance: actes du colloque de NVL/CRALEJ*, Paris, Éditions du Sorbier, 1993.

GAETA, Jill M. *In the Eye of the Hurricane: Antillean Children's Literature, Postcoloniality, and the Uneasy Reimagining of the Self*, Thèse de Doctorat, Michigan State University, 2008.

GAUVIN, Lise. *L'écrivain francophone à la croisée des langues: Entretiens*, Paris, Karthala, 1997.

GEHRMANN, Susanne, « La traversée du Moi dans l'écriture autobiographique francophone », *Revue de l'Université de Moncton* 37.1 (2006) : 67-92.

GLISSANT, Édouard. *Le discours antillais*, Paris, Gallimard, 1997.

GORDIEN, Emmanuel, « Les patronymes attribués aux noms des anciens esclaves des colonies françaises », *In Situ* [En ligne] 20 (2013) : 1-7.

HOCINE, Hamid et Brigitte MARIN, « Les identités blessées : onomastique, mal-être et quête de soi dans la littérature d'expression française », *Synergies Algérie* 16 (2012) : 13-25.

HOLT, Nicholas L., « Representation, Legitimation, and Autoethnography: An Autoethnographic Writing Story », *International Journal of Qualitative Methods* 2.1 (2003): 1-22.

KNEPPER, Wendy. *Patrick Chamoiseau: A Critical Introduction*, Jackson, University of Mississippi Press, 2012.

LAFERRIÈRE, Dany. *L'odeur du café*, Montréal, VLB, 1991.

LAPIERRE, Nicole. *Changer de nom*, Paris : Gallimard, 2006 [1995].

- LEJEUNE, Philippe. *Moi aussi*, Paris, Éditions du Seuil, 1986.
- MAXIMIN, Daniel. *Tu, c'est l'enfance*, Paris, Gallimard, 2004.
- MCCUSKER, Maeve. *Patrick Chamoiseau: Recovering Memory*, Liverpool, Liverpool University Press, 2007.
- MCCUSKER, Maeve, « Small Worlds: Constructions of Childhood in Contemporary Postcolonial Autobiography in French », *Romance Studies* 24.3 (2006): 203-212.
- MCCUSKER, Maeve et Patrick CHAMOISEAU, « De la problématique du territoire à la problématique du lieu : un entretien avec Patrick Chamoiseau », *The French Review* 73.4 (2000) : 724-733.
- MORGAN, Janice et Patrick CHAMOISEAU, « Entretien avec Patrick Chamoiseau », *The French Review* 80.1 (2006) : 186-198.
- MURDOCH, H. Adlai, « Autobiography and Departmentalization in Chamoiseau's *Chemin d'école*: Representational Strategies and the Martinican Memoir », *Research in African Literatures* 40.3 (2009): 16-39.
- NDIAYE, Christiane (Dir.). *Introduction aux littératures francophones : Afrique, Caraïbe, Maghreb*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2004.
- NUESSEL, Frank. *The Study of Names: A Guide to the Principles and Topics*, Westport, Connecticut, Greenwood Press, 1992.
- PÉPIN, Ernest. *Coulée d'or*, Paris, Gallimard, 1995.
- PETERSON, Michel, « Patrick Chamoiseau : l'imaginaire de la diversité », *Nuit blanche* 54 (1993-1994) : 44-47.
- PICANÇO, Luciano C. *Vers un concept de littérature nationale martiniquaise*, New York, Peter Lang Publishing Inc., 2000.
- POMMIER, Gérard. *Le nom propre: fonctions logiques et inconscientes*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013.
- SAINTON, Jean-Pierre (Dir.). *Histoire et civilisation de la Caraïbe (Guadeloupe, Martinique, Petites Antilles): Tome I: Le temps des Genèses; des origines à 1685*, Paris, Éditions Masionneuve et Larose, 2004.
- SANKARA, Edgard. *Postcolonial Francophone Autobiographies: from Africa to the Antilles*, Charlottesville, University of Virginia Press, 2011.

SIMASOTCHI-BRONÈS, Françoise. *Le roman antillais, personnages, espace et histoire : fils du chaos*, Paris, L'Harmattan, 2004.

TAYLOR, Lucien, « Créolité Bites », *Transition* 74 (1997): 124-161.

TREMBLAY, Emmanuelle. « De la mémoire autobiographique au théâtre de la mémoire chez Patrick Chamoiseau », dans *Mémoires et identités dans les littératures francophones*, ed. Kanaté Dahouda et Sélom K. Gbanou (Paris : L'Harmattan, 2008). 173-191.

WATTS, Richard, « The “Wounds of Locality”: Living and Writing the Local in Patrick Chamoiseau's *Ecrire en pays dominé* », *French Forum* 28.1 (2003): 111-129.

WHITFORD, David M. *The Curse of Ham in the Early Modern Era: The Bible and the Justifications for Slavery*, Farnham, England, Ashgate, 2009.

ZOBEL, Joseph. *La Rue Cases-Nègres*, Dakar, Présence Africaine, 1950.

Sites Internet :

Bíblia Católica. URL : <http://www.bibliacatolica.com.br/biblia-de-jerusalem/psaumes/22/#.Ug5tDGTwKnZ>

Comité Marche du 23 mai 1998. URL : cm98.fr.

LAINEL, Sonia et Viviane ROMANA. « Entrevue avec Sonia Lainel pour RFO Guadeloupe », 2004. URL : <http://www.ethnopsychiatrie.net/karayib.htm>.

Les noms de familles guadeloupéennes et martiniquaises. URL: <http://www.anchoukaj.org/home/user2>